

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de cbaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 383 Vol. XVI. — SAMEDI 43 JUILLET 4850.
 Bureaux : rue Rebelleu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Histoire de la presse en Angleterre. — Courrier de Paris. — Académie des Sciences. — Voyage en Abyssinie, par MM. Ferret et Galinier. — La vie des eaux. — Paris à table. — Visite aux Ateliers Eugène Giraudi. — Revue agricole. — Bibliographie. — Correspondance. — Sculptures ébénistes au Louvre.

Gravures. — Résidence de sir Robert Peel à White-Hall-Gardens. — Mariage du prince royal de Suède, grande gravure. — Plan de Rouen. — Plan du Havre. — Voyage en Abyssinie, 6 gravures. — Paris à table, 4 gravures. — Visite aux ateliers, grande gravure. — Sculptures chinoises. — Rébus.

Histoire de la semaine.

L'intérêt public s'est encore alimenté cette semaine des faits recueillis dans les journaux anglais sur la catastrophe qui a enlevé à l'Angleterre son homme d'Etat le plus éminent, au monde un modèle qui sera l'éternelle condamnation de ces politiques vulgaires dont le génie ne sait s'inspirer que de la colère et des ressentiments de leur vanité déçue. M. le président de l'Assemblée nationale n'a pas cru pouvoir faire moins que de prononcer au commencement de la séance du 5 juillet quelques paroles de regrets qui ont reçu l'approbation de son auditoire, mais qui auraient été applaudies au loin si elles eussent exprimé tout ce que se pense et se dit dans le monde. Telles qu'elles sont, ces paroles bien senties méritent néanmoins d'être conservées comme un témoignage de l'empire qui appartient à la haute renommée d'un ministre dont le nom restera cher à son pays et à l'humanité.

« Messieurs, a dit M. Dupin, au moment où un peuple voisin et ami déplore la perte qu'il vient de faire d'un de ses hommes d'Etat les plus recommandables, sir Robert Peel, je crois que c'est honorer la tribune française que de faire entendre dans cette enceinte l'expression de nos sympathies, et de manifester votre haute estime pour cet orateur éminent qui, pendant tout le cours de sa longue et glorieuse carrière, n'a jamais eu que des sentiments de justice et de bienveillance pour la France et des paroles de courtoisie pour son gouvernement. De toutes parts : Très-bien ! très-bien ! » Si l'Assemblée daigne approuver mes paroles, il en sera fait mention au procès-verbal.

L'insertion au procès-verbal est ordonnée à l'unanimité. »

La presse a trouvé des historiens plus complets. C'est que la presse n'est pas près de ceux qui l'écoutent; c'est qu'elle n'est pas exposée à voir la rougeur qui vient de la conscience au visage des lecteurs obligés de faire un retour involontaire sur eux-mêmes et de se comparer à l'homme qui a su faire un noble emploi de ses facultés et du pouvoir; c'est d'ailleurs que la presse exalte volontiers les grandes vertus quand l'éloge ne peut pas susciter des imitateurs qui troubleraient les petits intérêts de ses abonnés; c'est que la presse, en un mot, n'a pas été inventée pour dire toujours la vérité aux vivants, mais pour servir quelquefois de faux témoin, pour mentir au profit de quelques-uns et surtout à son profit, sauf à louer les morts illustres en l'honneur de la rhétorique.

L'émotion produite en Angleterre par la perte de ce grand homme s'est manifestée par des témoignages unanimes de regrets et de douleur. La résidence du défunt dans White-Hall-Garden n'a cessé d'être entourée d'une foule nombreuse et compatissante. La dépouille mortelle a été transportée à Drayton-Manor dans le Staffordshire, la

demeure qu'il aimait tant. Le service funéraire a été célébré mardi 9 juillet.

Une commission d'industriels s'est formée afin de se procurer par souscriptions les fonds nécessaires à l'érection d'un monument dit monument des pauvres en l'honneur de sir Robert Peel. La souscription est de 4 penny (40 centimes) par tête. Les classes ouvrières s'empressent de s'associer à cette marque de gratitude et de respect. MM. Joseph Hume, W. Gladstone, lord John Russell, sir James Graham, le vicomte Harclay et John Masterman sont les commissaires chargés de recueillir les fonds et de les verser en leur nom à la banque d'Angleterre.

Voilà un hommage, à coup sûr, que nos hommes d'Etat n'envieront pas. Le monument des pauvres n'est pas digne de ces grands cœurs. Si la Bourse élevait des monuments à ses bienfaiteurs, ils leur mériteraient leur gloire à mériter une telle faveur, quoique l'ambition ne soit pas leur défaut. Braves gens, du reste, et membres de la Légion d'honneur.

Paulo minoram canamus : L'Assemblée nationale a procédé à la fin de la semaine dernière à la nomination de son bu-



Habitation de Robert Peel à White-Hall Gardens.

reau c'est-à-dire à la réélection de son président, de ses vice-présidents et de ses secrétaires ; après quoi elle a consacré la dernière partie de la séance à une discussion sur les colonies agricoles de l'Algérie.

Le projet de loi, qui a pour objet de régler l'emploi de 5 millions votes pour 1873, contient plusieurs dispositions importantes. L'article 2 dispose que les colons destinés à compléter la population des villages fondés en 1858 seront choisis sur les désignations faites par les colons de préférence, dans l'ordre suivant : 1° les soldats libérés du service ou ayant servi en Algérie ; 2° les cultivateurs d'Algérie, maraîchers ; 3° les cultivateurs de France, mariés. L'article 3 porte que les colons admis ne seront à la charge de l'Etat qu'à partir du jour de leur embarquement. Ces diverses dispositions ont été votées sans contestations.

L'article 1 est ainsi conçu : « Les colonies agricoles continueront à être placées sous la direction des autorités militaires jusqu'à l'expiration des trois années pendant lesquelles elles ont à recevoir les subventions de l'Etat. » Cet article a été voté après une discussion dont les représentants de l'Algérie, MM. Barroul et Lhérier, ont fait les frais comme opposants.

L'Assemblée, après avoir voté le lendemain les dernières dispositions de ce projet, s'est occupée de la loi sur les caisses de retraite qui elle a votée en entier, ainsi que la loi sur l'admission dans les fonctions publiques en troisième lecture.

Une demande en autorisation de poursuites formée par M. Pory-Papy contre M. Bisette a servi d'intermède dans cette séance de vendredi, et n'a pu se faire admettre par la majorité à laquelle appartient M. Bisette. A la séance du 4 a été médiocrement remplie. L'Assemblée a adopté sans discussion le subsidie réclamé pour la légion française de Montevideo ; puis, sur la demande de M. le ministre de la marine, elle a fixé le jour de la discussion du projet de loi qui autorise la mise en état de siège de la Pointe-à-Pître, dans l'île de la Guadeloupe. Le ministre a annoncé que des nouvelles très-graves reçues de cette colonie l'obligent à demander la mise en état de siège de l'île entière. Les correspondances publiées par la presse accusent en effet des désordres d'une nature telle, que les mesures les plus énergiques ne sauraient arriver trop tôt. Le moment était mal choisi pour demander la levée de l'état de siège dans la 6^e division militaire ; les auteurs de la proposition l'ont bien compris au vote qui a suivi et qui a confirmé le *statu quo*, bien qu'ils prétendissent que ces départements ne sont pas peuplés de sauvages.

Nous vivons parvenus à la discussion de la fameuse loi de la presse. On sait ce que les adversaires de cette loi en disent, et nous ne voulons pas ébrouter ce qu'en pensent ceux qui la défendent. Ils pourraient premièrement pour eux-mêmes les injures qui leur servent dans l'intimité à caractériser cette conception ministérielle. Il va sans dire que cette discussion a mis en scène tous les genres d'excentricités et d'apostrophes carnavalesques qui accompagnent ces carrousels de guerre civile. Il y a des journaux fort embarrassés ; et sont ceux qui veulent la fin, mais qui n'apportent que les moyens qui pourraient leur rapporter quelque profit. Décidément les hommes d'Etat de ce pays sont assez froids pour ce pays. L'article est digne de la matière. Nous n'en disons pas davantage sur cette loi, sorte de labeur où l'on ne s'entend plus, quoique presque personne n'y parle français. Nous nous bornons à la publier quand elle sera votée, afin d'avoir une occasion de l'étudier. Nous renvoyons, en attendant, les lecteurs honnêtes à l'article qui suit ce bulletin historique de la semaine.

— On a le dimanche avec un étonnement mêlé de douleur la nouvelle d'une tentative d'assassinat sur la personne absente de M. le président de la République. L'assassin, du nom de Walker, fils d'un bonnetier ouvrier compositeur, attaché au journal de MM. Galvani, et qui est mort le lendemain même de l'assassinat de son fils des suites d'une longue et cruelle maladie, l'assassin dont le crime n'a pas été connu de son père et malheureux père, est un pauvre diable qui sous débâches précoces ont abruti et signalé parmi les ouvriers qui l'ont connu comme un idiot avec des intermittences de prétentions vaineuses et fanfaronnades. Du reste pensait bien et faisant aux idées républicaines. C'est, comme on voit, le contraire de ce qu'on instruit les rapports de son âge fait que l'assassin aboutit à une consultation de médecin et à un logement à Brétigny pour ce faux démagogue. C'est ce qu'il voulait. *Felix culpa.*

— On a reçu des nouvelles de San-Francisco de Californie jusqu'à la date du 15 mai, c'est-à-dire postérieures de quinze jours à celles qui étaient parvenues jusqu'ici. Le 4 mai, un incendie considérable a dévoré une partie de la ville, 230 maisons, dit-on, perdue que les uns estimant à 500,000, et les autres à 5 millions de dollars. Nous espérons que le premier chiffre est le véritable. D'ailleurs, à la date du 17, on nous annonce que ce désastre est déjà presque complètement réparé et que l'abandon des marchandises venues d'Europe ou des Etats-Unis n'est, qu'à, malgré cet incendie et le besoin qui en a eu lieu de matériaux de construction, les phénix, c'est-à-dire un des articles qui ont le plus avantageusement résisté à l'avisement universel des marchandises, n'ont cependant reçu aucun mouvement du hausse de ce sentiment. Un autre côté, les nouvelles qui arrivent de l'intérieur sont plus merveilleuses que jamais. L'embargo se trouve en Californie sous toutes les formes et dans tous les endroits, les marchandises, au lieu de se vendre à vil prix, on les vend à des prix élevés, et les marchandises de la Californie ont été vendues à des prix élevés. Il faut sans doute faire un grand pas à l'exécution dans tous ces récents événements ; mais ils prouvent cependant que le nouvel Eldorado trouvera les promesses qu'on a faites en son nom.

A San Francisco, on s'occupe déjà sérieusement d'établir une communication régulière avec la Chine par bateaux à vapeur. La réalisation de ce projet serait un événement important dans l'histoire commerciale et même politique de notre époque.

— Voici les nouvelles les plus intéressantes de l'étranger : On a reçu de Berlin, le 5 juillet, la nouvelle de la conclusion de la paix avec la Prusse.

Cette nouvelle, qui s'est répandue à Copenhague avec la rapidité de l'éclair, a causé la joie la plus vive. Les affaires ont été d'une activité extraordinaire ; et, bien que tout le monde soit persuadé que le gouvernement sera obligé de recourir aux armes pour mettre à la raison les rebelles du Schleswig-Holstein, les effets publics ont éprouvé une hausse des plus extraordinaires.

Le traité de paix a été apporté à Copenhague par M. de Siek, attaché au ministère des relations extérieures.

Depuis trois jours, dit la correspondance, une flotte russe, composée de huit vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, bricks et autres bâtiments, stationne dans le golfe de Kjoeg (Scotland). Deux steamers de guerre russes, le *Smolek* et le *Sarcoma*, qui ne font pas partie de cette flotte, viennent de mouiller à l'entrée de la rade.

— Dans la séance du 9, le ministère anglais est parvenu à réparer dans la Chambre des Communes les deux échecs qu'il avait déjà subis sur le bill proposé par lord Naas au sujet du traitement imposé aux spiritueux en extérior. La troisième lecture a été renvoyée à trois mois à la majorité de 121 voix contre 120.

Le duc de Cambridge, oncle de la reine Victoria, est mort avant-hier soir à Londres, à l'âge de soixante-seize ans. C'était le septième et le dernier né des enfants de George III, dont un seul est aujourd'hui vivant, le roi Ernest de Hanovre, autrefois duc de Cumberland. Le duc de Cambridge, qui n'a joué aucun rôle politique en Angleterre, y était très-aimé pour l'habileté de ses manières et la générosité de son caractère. Il laisse deux filles et un fils, major général dans l'armée anglaise, qui exerce aujourd'hui un commandement important en Irlande.

Histoire de la presse en Angleterre.

Heureux nos voisins d'outre-Manche qui n'ayant plus à défendre la liberté de la presse, occupent leurs loisirs à en écrire l'histoire ! Nous qui sommes encore engagés dans une lutte toujours renouvelée, fertiles-nous de l'exemple de nos devanciers. Aussi bien nos combats ne sont-ils que des jeux d'enfant à côté des leurs ; là où leur fallait de l'héroïsme, il ne nous faut que de la patience. Si les épreuves qu'il a subies la presse en Angleterre s'étaient bornées à quelques condamnations correctionnelles et à quelques tracasseries de police, elles n'offriraient point assez d'intérêt pour mériter l'attention de nos lecteurs ; mais elle fut en butte à des persécutions bien autrement violentes ; et, puisqu'elle y survécut, on devrait bien se dire une fois pour toutes qu'elle est impérissable.

Ces réflexions nous sont suggérées par un ouvrage de M. F. Knight Hunt, qui vient de paraître sous le titre de *The Fourth Estate - Contributions towards a History of Newspapers, and of the Liberty of the Press.* — Le quatrième pouvoir : Documents pour servir à l'histoire des journaux et de la liberté de la presse. Ce pouvoir, qui n'est plus chez nous le quatrième depuis que nous avons simplifié nos rouages politiques, ne date pas de très-loin. Tout géant qu'il est aujourd'hui, bien des gens peuvent se souvenir de l'avoir vu à laisière. M. Hunt, qui s'y connaît, vous dira l'année de sa naissance.

« Lorsque le règne de Jacques I^{er} tirait à sa fin, que Ben Jonson était poète lauréat, et que les amis personnels de Shakspeare pleuraient sa mort récente, lorsque Cromwell était brasseur à Huntingdon ; que Milton, adolescent de seize ans, s'essayait à écrire des vers latins, et que Hampden vivait en paisible campagne dans le Buckinghamshire, Londres fut invité à composer son premier journal. Il n'y a aucune raison de douter que le tout petit ancêtre des colosses que nous voyons aujourd'hui ne fit son apparition dans la métropole en 1622, et que le plus éminent des ingénieurs spéculateurs qui offrirent cette nouveauté au monde ne fut un certain Nathaniel Butler. Ses collaborateurs furent Nicolas Bourne, Thomas Archer, Nathaniel Newbery, William Sheffield, Bartholomew Downes et Edward Alder. Tous ces différents noms se heurtent dans les premiers numéros de cette première feuille. — THE WEEKLY NEWS, les Nouvelles de la Semaine. Celui qui paraît être le plus ancien porte la date du 23 mai (1622), et, sur le titre, les noms de Bourne et d'Archer ; mais à mesure qu'on avance dans l'examen du sujet, on voit que Butler devient le plus important de la bande. Il semble avoir été le rédacteur de la feuille, tandis que les autres n'en étaient probablement que les éditeurs. »

Le mérite de Butler fut simplement d'avoir fait imprimer ce qui lui et les autres avaient coutume de débiter manuscrit. Son métier était d'écrire des Nouvelles à la main, c'était un de ces hommes qui fournissaient à tous ceux qui avaient le moyen de se permettre ce luxe une lettre périodique de nouvelles. Bon Jonson et Shirley en ont laissé de précieuses caricatures. Mais les raielles des poètes n'en ont pas déboulé la parole, et tout dringé que cela puisse paraître, il y a eu des Nouvelles à la main jusqu'au temps de nos premiers journaux. Il reste même encore des traces de cette mode en Islande, où on existe des journaux intitulés *Saunder's News Letter* et *The Half News-letter*.

Dans cette époque si curieuse on déclara que soutient la presse de nos jours et les nous choisirons sa lutte au sujet de la publication des débats et du parlement. Quel que soit le champ de bataille, la presse fut toujours par remporter la victoire. Mais il ne faut pas qu'elle s'endorme sur ses lau-

riers ; car le fait pas plus que le droit ne décourage l'arbitraire vaincu. Ainsi cette publicité des séances parlementaires acquise au prix de tant d'efforts, de tant de souffrances, autorisée par tant d'années de jouissance, n'est encore que tolérée ; elle n'est point sanctionnée, elle est laissée à la merci d'un imprudent, d'un étourdi ; car il suffit du caprice d'un seul membre pour exclure les journalistes. Le combat commença de bonne heure et dura longtemps. Il trouva fort le Lord-Parlement, qui établit son censeur, — qui amena l'Arctostaphylos. Cromwell et son conseil, quoique disposés à accorder passablement de liberté à la chaire, furent moins tolérants pour la presse. Cela ne l'empêcha pas de grandir et de prendre des forces, et il fut rendu un compte assez régulier des séances du Parlement. Vint ensuite la Restauration, et la liberté de la presse cessa presque entièrement, même de nom.

« La Chambre Écloyée ne pouvant être rétablie, et le *Old Bailey* devint la cour où l'on traduisait les infractions aux lois sur la presse. Le nouveau statut captura bientôt quelques victimes, et donna en spectacle aux habitudes de Tyburn l'exécution d'un indolent imprimeur. Par une nuit d'octobre 1663, le censeur L'Estrange, ayant reçu de secrets avis, se mit à la recherche de publications illégales. Il avait, pour l'assister, quatre hommes nommés Dickinson, Mabb, Wickham et Story. Longuement après minuit, ils se rendirent, d'après les instructions de L'Estrange, à Cloth-Fair. C'était la que Milton s'était caché aux mauvais jours, c'était là que vivait en ce moment un autre penseur hétérodoxe, un imprimeur nommé John Twyn, dont les presses avaient été dénoncées aux autorités comme propageant des idées coupables. Lorsqu'il fut appelé plus tard à en déposer, Wickham raconta qu'il avait rejoint M. L'Estrange près de la maison de Twyn, qu'ils y avaient frappé une demi-heure au moins avant de pouvoir entrer, et qu'ayant déçu ils avaient entendu un bruit de papiers qui tombaient, et un grand remue-ménage en lui, avant d'y monter. La porte avait été ouverte par l'infortuné propriétaire. Wickham fut resté à la porte de derrière, tandis qu'un autre se tenait à celle de devant, et le reste se mit à fouiller la maison. Des efforts avaient été faits pour détruire les feuilles incriminées, la composition avait été détruite, et une partie des publications avaient été jetées dans la maison voisine. Cependant on en trouva assez pour autoriser une poursuite. L'apprenti de Twyn fut appelé en témoignage contre son maître, et les juges déclarèrent Twyn coupable de trahison. Le livre attaqué répétait les arguments qu'on avait souvent fait valoir sous la République, à savoir que l'exécution des jugements et de la justice est aussi bien le devoir du peuple que celui des magistrats, et que si les magistrats s'en acquittent mal, le peuple est tenu par la loi de Dieu d'exécuter les jugements sans eux et sur eux. Dans sa défense, Twyn convint d'avoir imprimé les feuilles en question. Il avait pensé que c'était quelque chose de chateleur, mais il ne savait pas que ce fut rien de mal. Le manuscrit lui avait été apporté par la servante d'un nommé Calvert, et il avait gagné quarante shillings à l'imprimer. Il se excusa en outre sur ce qu'il était pauvre et avait une famille à nourrir. Cette défense ne servit de rien, et le jury le déclara coupable. »

« Je demande humblement merci, s'écria Twyn à cette terrible parole. Je suis un pauvre homme et j'ai trois petits enfants. Je n'ai pas lu un seul mot de ce livre. — Je vais vous dire ce que vous devez faire, répondit le président Hyde, à qui on appela à l'évidence était adressé, demandez grâce à ceux qui peuvent vous l'accorder, c'est-à-dire à Dieu et au roi. — Je vous supplie humblement d'interceder pour moi auprès de Sa Majesté, avant que je sois condamné. — Qu'on le carotte le bourreau, fut la seule réplique qui lui fut faite, et Hyde procéda au prononcé de l'arrêt. La lecture de cette sentence glace le sang dans les veines. « Je parle du fond de l'âme, dit ce magistrat sceptique, je crois que c'est jour du plus grand bonheur qui s'est au monde de ce vivre sous un si gracieux et si bon roi (il s'agissait de Charles II, qui en ne l'oublie pas !), aussi vous, Twyn, qui avez eu assez de fiel au cœur pour le calomnier, vous ne méritez aucune merci. » Après que ces autres protestations de fidélité et une déclaration qu'il était grandement temps d'étrayer par un exemple ceux qui osaient justifier le régime, il ordonna que Twyn fut traîné sur une char à bœuf de l'exécution, qu'il y fût pendu par le cou, et qu'après encore en vie, il fut détaché de la potence, et son corps mutilé d'une façon que la decency ne nous permet pas même d'indiquer ; qu'ensuite ses entrailles fussent arrachées de son corps ; et « vous toujours en vie, que les dites entrailles soient brûlées devant vos yeux ; que votre tête soit tranchée, et qu'il soit disposé de votre tête et des quartiers de votre corps selon le bon plaisir de Sa Majesté le roi. — Je supplie humblement V^{ostre} Seigneurie, s'écria de nouveau Twyn au désespoir, de songer à ma position et d'interceder pour moi. — Je ne voudrais plus, répliqua le juge sanguinaire, interceder en pareil cas pour mon propre père, s'il vivait encore. » Le malheureux imprimeur fut reconduit à Newgate, où il ne quitta que vers six heures, et les habitants de Londres jurent vers sa tête et les quartiers de son corps pour se voir Ludgate, Albergate et autres portes de la Cité.

Les uns II, comme de raison, fit ce qu'il put pour empêcher de venir à la presse, mais il ne lui était pas donné de réussir la chose avait obtenu son père et à Chambre Écloyée, Cromwell et son conseil, le parlement, le fisc, le censeur, Old-Bailey et Tyburn. Si la presse fut plus libre sous Guillaume III, il n'en faut savoir grâces à ce roi ni à ses ministres. Il n'en avait pas plus d'amour pour elle que leurs prédécesseurs. C'est qu'elle avait prouvé de la lutte que se livrait le passé et le présent, et comme les deux partis en appelaient à elle, sa puissance était devenue irrésistible. On essaya bien de mesures restrictives, on ressuscita la censure, mais ce ne fut qu'un avorton raiquette, impuissant, qui mourut de sa belle mort.

En 1694, le discours de sir John Knight au parlement, contre le bill relatif à la naturalisation des étrangers protestants, ayant été imprimé et répandu par le parti tory, il fut décrié par la chambre que des discours contenaient de fausses, scandaleuses et séditieuses expressions et réflexions, et qu'il serait brûlé par la main du bourreau. Le sergent d'armes assista dans la cour du palais à l'exécution de cet ordre. A la fin de la même année, une plainte fut faite à la chambre des communes qu'un novelliste, nommé Dyer, avait osé rendre compte de leurs débats dans une de ses productions, et l'on donna ordre que cet infraacteur des privilèges du parlement fut cité à comparaître à la barre de la chambre. Il obéit à l'injonction, et, après un interrogatoire, il reconnut sa faute, et fut forcé d'écouter à genoux la réprimande qui lui fut faite par le président « pour sa grande présomption. » Les communes prirent ensuite une décision portant « qu'aucun écrivain de nouvelles à la main ne devra, dans ses lettres ou autres papiers qu'il répand, se permettre de reproduire les débats ni rien de ce qui se fait dans cette chambre.... »

Pendant ce temps, le nombre des feuilles publiques n'avait fait que croître. Depuis l'apparition du *Public Intelligencer*, en 1661 jusqu'en 1688, il s'était élevé en tout environ soixante-dix journaux différents. Les uns n'avaient pas été au delà de quelques numéros; les autres avaient eu la vie plus dure; un d'eux, la *Gazette de Londres*, existe encore. Dans les quatre années qui suivirent 1688, il ne s'établit pas moins de vingt-six feuilles nouvelles. Le mot Réforme vint se placer en tête d'un journal dirigé par le docteur J. Welwood, dont les élocutions ornerent le *Mercurius Reformatus*. La concurrence stimula les facultés inventives des spéculateurs. Ainsi le *Flying Post*, en 1695, prévient « que si quelque gentleman a envie d'obliger un correspondant ou ami de province en lui faisant parvenir cette relation des affaires publiques, il peut l'avoir pour quatre sous de J. Salsbury, au Soleil levant, dans Cornhill, sur une feuille de beau papier, dont la moitié étant blanche pourra lui servir à écrire ses propres affaires, ou les nouvelles du jour. » Vous voyez ici la preuve que les nouvelles à la main n'étaient point tombées dans l'oubli; et on l'a encore mieux dans un autre journal publié par Ichabod Dawks, en 1696, et imprimé en caractères d'écriture et sur du papier à lettres pour imiter une main ordinaire, une partie étant laissée blanche pour que l'acheteur la remplît avant de l'expédier par la poste.

Le règne de la reine Anne, dit M. Hunt, est mémorable dans les annales de la presse. Il fut signalé par une loi sur la propriété littéraire, par l'établissement de la première feuille quotidienne, par l'entrée dans la presse périodique de plusieurs littérateurs distingués, par l'impôt du timbre sur les journaux, par une taxe sur les annonces, et peut-être devrions-nous ajouter par le premier éditeur battu jusqu'à ce que mort s'ensuive, à savoir le noble et infortuné Tutchin, et par l'honorable distinction accordée à ce loyal Anglais, Daniel de Foe (l'auteur de Robinson Crusoe), en l'élevant au — pindari. Quoi qu'il en soit, l'avènement d'une feuille quotidienne ne doit pas se passer sous silence.

C'était un progrès réservé au règne ou les victoires de Marlborough et de Roode, les luttes politiques de Godolphin et de Bolingbroke, et les écrits d'Addison, de Pope, de Prior, de Congreve, de Steele et de Swift créaient dans la nation une activité intellectuelle qui ne pouvait pas attendre ses nouvelles de semaine en semaine. De là l'apparition d'une feuille du matin en 1709, sous le titre de *le Daily Courant*. Lorsqu'elle fut offerte aux Anglais, il se publia à Londres dix-huit autres journaux, et parmi leurs titres nous trouvons un *British Apollo*, un *Postman*, un *Evening Post*, un *General Postscript*, et un *City Intelligencer*. L'éditeur de *l'Evening Post*, du 6 septembre 1709, rappelle au public « qu'il doit y avoir trois ou quatre livres par an de payées pour des nouvelles écrites, etc. — c'est-à-dire pour les nouvelles à la main, qui paraissent ainsi avoir continué de soutenir la concurrence avec les journaux, — tandis qu'on peut avoir *l'Evening Post* pour un prix beaucoup plus modéré. Ce n'est pas seulement comme livreur de périodicité que les journaux du temps de la reine Anne surpassèrent leurs prédécesseurs; ils commencèrent à prendre une position politique plus relevée, et à revêtir un extérieur plus convenable, — quoique assez pauvre encore. Les premiers journaux donnaient des nouvelles sans commentaires; plus tard, nous voyons des papiers donnant des discussions politiques sans nouvelles. Dans les publications postérieures à 1709, ces deux éléments d'un journal se trouvent plus fréquemment réunis. M. Hallam est porté à regarder cette époque comme celle où ce qu'il appelle les journaux réguliers commencèrent à obtenir de l'importance politique dans notre système constitutionnel. L'année qui produisit le premier journal quotidien en Angleterre donna aussi naissance au premier-né de toute une famille de publications qui aujourd'hui n'auraient pas le nom de journaux, quoiqu'elles eussent plusieurs traits caractéristiques, et fussent à cette époque regardées comme tels. Elles paraissaient à des intervalles fixes, donnaient parfois les nouvelles du moment, et des commentaires sur ces nouvelles, contenaient des annonces, et lorsque le timbre fut imposé aux journaux, elles subirent cet impôt en commun avec leurs rivaux plus politiques. C'était le *Tatler*, créé en 1709; le *Spectator*, en 1711; le *Guardian* et *l'Englishman*, en 1713, et le *Freeholder*, en 1715. Les écrits, quoiqu'ils ne soient plus des notices compactes, paraissent dans l'origine purifiés et scapés, comme le numérotage l'indique; ils indiquent des articles élégants qui nous sont parvenus, ils contenaient des nouvelles et des annonces, comme le témoignent les originaux de la bibliothèque du Musée Britannique.

Au bout de dix ans de règne, An ne envoya au parlement un message où il était dit, entre autres choses, qu'on avait pris de grandes licences « en publiant de faux et scandaleux

libelles », et où elle recommandait au parlement « de trouver un remède proportionné au mal. » Dans leur réponse, les Communes promirent de faire tous leurs efforts pour remédier « à l'abus de la liberté de la presse », et en conséquence, le 12 février 1712, elles décidèrent à l'unanimité que de ce jour en quinze elles examinaient cette question difficile en comité général. Cet examen, toutefois, fut reculé de jour en jour. Mais au mois d'avril, la question se repré-senta devant la chambre sous une forme plus sérieuse. L'éditeur du *Daily Courant* (7 avril 1712) s'était hasardé à imprimer le mémoire des États généraux, et le parlement en ayant été averti, la publication fut déclarée une critique scandaleuse des résolutions de la chambre. « M. Hungerford ayant rapporté que Samuel Buckley, rédacteur et imprimeur du *Daily Courant*, était devenu d'avoir traduit et imprimé ledit mémoire », le sergent d'armes revint l'ordre d'arrêter le délinquant. Le lendemain (12 avril), la chambre adopta de vigoureuses résolutions « en suite », mais il se trouvait évidemment un parti actif opposé à toute tentative directe pour museler la liberté de la presse, et, au lieu d'une loi imposant ouvertement les restrictions demandées, on recourut à un plan plus insidieux et plus funeste. « Quelques membres du grand comité des voix et moyens », dit l'historien parlementaire, suggérèrent un moyen plus efficace de supprimer les libelles, lequel consistait à mettre un fort impôt sur tous les journaux et pamphlets. « La chose fut faite. A la suite d'un long acte relatif au savon, au papier, au parchemin, au linage, à la soie, au calicot, aux industries, etc., on ajouta quelques clauses fort brèves, et la presse fut mutilée du coup. Ces clauses mettaient un droit de timbre d'un sou sur chaque demi-feuille imprimée et au-dessous, la taxe s'élevant à deux sous pour une feuille entière, et elles imposaient en outre un droit de vingt-quatre sous sur chaque annonce. Ces taxes n'ont jamais été rapportées, et sous leur poids tous leurs accrus, les journaux sont créés à l'heure qu'il est. L'effort du timbre d'un sou sur les journaux du temps de la reine Anne fut remarquable. Nombre d'entre eux cessèrent immédiatement de paraître; plusieurs survécurent à l'aide d'une fusion. Au nombre des victimes de la nouvelle taxe, il faut comprendre le *Spectateur*, dont le prix fut augmenté nécessairement. Ce changement fit tort à la vente, et l'année d'après (1713) il dut discontinuer.

Le lecteur a ici le secret du motif pour lequel le droit du timbre fut imposé, et se maintient.

Nous approchons maintenant de l'époque où la presse périodique fut appelée à combattre pour sa propre existence et pour les libertés du peuple dont elle était le véritable représentant. La chambre des lords et celle des communes avaient pris, à l'envi l'une de l'autre, la détermination d'empêcher par tous les moyens possibles et quelconques, constitutionnels ou inconstitutionnels, qu'on ne rendit compte de leurs séances, et les persécutions, les emprisonnements se multiplièrent à faire plaisir. Un homme, nous l'avons vu, avait été emprisonné par la chambre des communes, pour avoir traduit et publié un mémoire des États généraux; un autre avait été condamné à une amende de cent livres et enfermé à Newgate, au grand plaisir des lords, pour s'être permis d'annoncer qu'il avait pu à leurs seigneuries de voir des remerciements à l'amiral Vernon, ou à quelque autre vaillant officier.

Sous George I^{er} et George II, la presse fut comparativement forte et le gouvernement en danger. Il y avait par bonheur un prétendant au trône, et tous les partis s'efforcèrent de se concilier le peuple, et de tirer parti de l'influence de la presse. Depuis l'avènement de George I^{er}, une sorte de résumé des séances du parlement avait été publié dans le *Register* de Buyer. L'avènement de George III, on lit aussitôt appelé à la presse. Dodginton note dans le journal qu'il tenait à la date du 20 décembre 1760 : « Lord Bute m'a fait appeler, et nous avons beaucoup parlé d'une gazette à fonder. » Il en fut fondé plusieurs, et le *British*, en tête, suivit, dès le samedi suivant, par le fameux *Yorkshire Briton*, qui, en une année à peu près, força le sous-doyen du ministère de mettre bas les armes. Puis vint la grande bataille au sujet des *General Warrants*; et le peuple remporta une glorieuse victoire grâce à la presse et à la persévérance, au courage indomptable d'un seul homme. Ayant alors la conscience de sa force, la presse résolut de tirer le glaive contre les privilèges inconstitutionnels réclamés par la chambre des communes, de rendre compte des débats et de voir ce qui en résulterait. Les imprimeurs paraissent avoir eu plus de peur des lords, ou s'être dit que c'était assez d'une bataille à la fois. Il n'est pas impossible, en effet, qu'à une époque si éloignée de nous, — si éloignée, quoiqu'il n'y ait pas un siècle de cela, — la pompe et la solennité de la mise en scène, — car les lords s'assemblaient en costume, — la présence accidentelle du roi, le mystère d'une arrestation faite par la verge noire, et, par-dessus tout, la folie irresponsable de lord Marchmont et autres, ne donnaient aux imprimeurs quelque effroi de la chambre des lords. Mais la chambre des communes était la chambre du peuple; ses membres étaient responsables envers le peuple, et l'élection de Middlesex avait pu prouver aux esprits les plus obtus que non-seulement le peuple était investi d'un pouvoir, mais encore qu'il était résolu à l'exercer. Encouragés par Wilkes, Townsend, Oliver, Tooke et autres, leurs partisans leur complicités prirent ordre de se présenter devant la chambre; ils refusèrent, et le président donna l'ordre de les arrêter. Le premier prisonnier, Miller, fut conduit devant Alderman Wilkes, à Guildhall, lequel non-seulement permit à l'imprimeur, mais l'obligea à poursuivre le message pour voies de fait, et fit prévenir le secrétaire d'État de ce qu'il venait de faire. Lord Thompson lui arrêta, il fut conduit devant Alderman Oliver, et acquitté. Ce qui suit est extrait de *l'Annual Register* :

« L'imprimeur du *London Evening Post* a été arrêté dans

sa propre maison par un message de la chambre des communes, le 15 mars. Sur quoi, il a immédiatement envoyé chercher un constable; et, le lord maire étant malade de la goutte, ils ont été allés devant lui à *Mansion House*, où les aldermen Wilkes et Oliver étaient alors. Le sergent d'armes adjoint s'y rendit aussitôt et demanda, au nom du *speaker*, qu'on lui remit le message et l'imprimeur. Cette prétention fut repoussée par le lord maire, qui s'informa pour quel crime et d'après quelle autorité le message avait été arrêté. L'imprimeur. Il fut répondu que c'était par ordre du *speaker*. Le lord maire demanda alors s'il avait été appuyé par un magistrat de la cité; et comme la réponse fut négative, l'ordre fut demandé, et, après bien des altercations, produit; et le conseil de l'imprimeur en ayant contesté la validité, les trois magistrats présents le déchargèrent de la prison. Sa plainte de voies de fait et d'incarcération illégale ayant été entendue, et les faits prouvés et admis, le sergent fut invité à fournir caution; ce à quoi le sergent s'étant refusé, l'ordre de son emprisonnement fut dressé et signé par le lord maire et les deux aldermen. Dès qu'il le vit fait, le sergent consentit à donner une caution, qui fut acceptée. »

Le lord maire et les aldermen Oliver et Townsend, comme membres du parlement, furent censurés par la chambre et incarcérés à la Tour. Lors de la prorogation, le maire et les aldermen en sortirent, comme de raison. Ce fut un triomphe pour le parti populaire à cette époque; mais les félicitations qui accueillirent le maire à son retour de la prison à *Mansion House*, n'étaient que de faibles prémisses de la victoire remportée par la liberté, en comparaison des témoignages durables qui se sont perpétués jusqu'à ce jour. *Depuis lors, les débats ont été imprimés. Le parlement n'a jamais donné une autorisation formelle; mais il n'a plus osé nier le droit qu'a le peuple de savoir ce que font ses représentants.*

Courrier de Paris.

Tâchons de mettre un peu d'ordre dans nos souvenirs, ils sont confus, abondants, exagérés comme les événements de cette semaine. Que de nouvelles, sinon de nouveautés! Les chroniqueurs aux abois déplorent à l'envi l'ingratitude de leurs fonctions, ils accusent les scribes de leur *tyrannie*, cherchant la main rafraîchissante dans les efforts de la publicité. On espérait la rosée toute au plus, et c'est l'averse qui tombe; comment faire? Le curieux avait soif et on l'inonde, il est noyé.

Heureux Paris, on n'y vit plus qu'en l'air, à chaque instant un nouveau ballon en part pour les étoiles, son horizon se peuple d'aéronautes, les enchantements des fées s'y réalisent, la science a détrôné l'imagination, et la fable est changée en histoire. Ce que les poètes avaient rêvé, de nouveaux Titans l'ont accompli, ils ne cessent pas d'escalader les rampes du ciel. L'un s'élève à l'hippodrome comme la sylphide d'Opéra suspendue à un fil d'archal, et dans l'attitude mythologique du message des dieux; un autre, encore plus audacieux, enfourche l'hippopolypho de Roland, et Paris voit un cheval nager dans le vaste éther. On assure enfin que les intrépides argonautes de l'Observatoire préparent une nouvelle campagne aérienne. Partez, hardis navigateurs, si le monde inconnu que vous cherchez n'existe pas, Dieu le tirera du néant pour récompenser vos efforts; c'est le poète Schiller qui vous le promet. Ainsi — et c'est assurément la plus intéressante de nos nouvelles — la mythologie prend un corps sous nos yeux, l'événement justifie ses fables, une seule exception pour surcroît de nouveauté, c'est la fable d'Icare. L'homme peut laisser à l'oiseau ses ailes, il a su s'en fabriquer de plus rapides qui ne se lassent jamais, et même dorénavant il ne tombera plus de l'Olympe, il en descendra, grâce à la nouvelle invention de M. Petin.

Petin, inventeur bien ce nom déjà célèbre et qui ne peut manquer d'être immortel. Pour trouver l'analogie de sa découverte, il faut remonter aux miracles de la Bible. Sa machine est le chariot d'Élie qui traversait ses airs. M. Petin a inventé la locomotive aérienne; sa main vous dirigera dans ces contrées vierges dont les astronomes sont encore les seuls géographes. Laissons aux personnes compétentes le soin de glorifier ce mécanisme en l'expliquant, il nous suffira d'en signaler la nouveauté comme résultat. Embarqué sur la machine de M. Petin, vous roulez plus sûrement que dans un wagon, plus commodément qu'à bord d'un bateau à vapeur, et vous irez beaucoup plus vite et beaucoup plus loin. Au moyen de ses appareils, l'inventeur défie la tempête, il paralyse les courants d'air; c'est encore la mythologie justifiée, l'homme devient un Éole, arbitre du vent. Bien plus, sa nacelle franchissant la région des orages, s'arrête dans la sérénité de l'espace infini où elle jette l'ancre; cependant le globe terrestre emporté dans son atmosphère qui fait quatre cents lieues à l'heure, continue son mouvement de rotation, et alors le navigateur arrive parti du Champ-de-Mars descend en trente minutes à Marseille, il est au centre de l'Afrique en quelques heures, il aura fait, si son loi lui semble, le tour du monde en un jour; c'est le globe qui aura voyagé pour lui. Tel est le phénomène, et n'alliez pas vous récrier; l'imagination ne peut plus faire de ces beaux rêves, la science est là pour en démontrer la réalité.

Maintenant, qu'est-ce que nos bruits de la ville en comparaison de ces merveilles? Qu'est-ce que nos voyages en chemin de fer à côté de ces expéditions dans le pays des étoiles? On conte que, dimanche dernier, trois mille Parisiens sont allés à Dieppe et ils en sont revenus le jour suivant, moyennant cinq francs : « La belle aventure! il gué! » Laissez faire M. Petin et son invention; donnez-lui le temps de rassurer les timides et de convaincre les incrédules, et il vous transportera à Mexico ou à Calcutta au même prix. Son ballon vous promènera par toute la France à vol d'oiseau. Notre belle patrie, vous pourrez la

feuilleter le dimanche comme un livre de voyage, ou plutôt comme la collection de l'Illustration. L'autre jour à Toulon, aujourd'hui à Rouen ou au Havre, ainsi que vous allez voir en tournant la page.

En vue de cette concurrence illustrée ou aérienne, que la locomotive terrestre redouble de vitesse et de sacrifices, c'est tout simple. Aussi, indépendamment de cette reprise du voyage à Dieppe, on annonce des trains de plaisir hebdomadaires pour le Havre, déjà nommé, et autres villes flottantes. Paris enviera des Parisiens à la province, qui lui donnera ses provinciaux en échange. Déjà l'exemple de cette fusion hebdomadaire s'est répandu à l'étranger, et la Belgique en prépare une contrepartie. L'arrivée prochaine de tous ces convois réjouit les théâtres, les logeurs, les traiteurs, les cafés, les débitants de tabac et les fabricants de liquides. Quarante mille Belges, diable ! ce n'est pas de la petite bière !

C'est bien le moins aussi que les salons se rouvrent en leur honneur. Pour ce motif ou pour un autre, un haut personnage vient d'inaugurer la réouverture des siens par un gala de cent couverts. La politique du jour, celle de la majorité, y siégeait dans toutes ses nuances ; et le choc des opinions n'y était pas moins bruyant que celui des verres. Dans quelle salle à manger ne retrouve-t-on pas les discus-

sions de la Chambre ? Montrez-moi un amphitryon qui, ayant convié une douzaine d'amis à sa table, ne leur fait pas manger de la politique à toutes les sautes. Ces convives, si bien d'accord au potage, seront à couteaux tirés avant le dessert. Une consultation de médecins, appelés à donner leur avis sur un cas désespéré, n'est pas plus orageuse. Cette pauvre maïsme la République, disent à l'envi une foule de ces praticiens en sablant le champagne, elle est bien malade ; sa constitution est mauvaise, et la délivrance sera longue. — C'est possible, aurait répondu un Esculape à grosses épaulettes ; mais il ne faut pas songer à l'opération césarienne.

Les amis de M. le président de la République le voient avec plaisir se départir de la règle de conduite qu'il s'était tracée dans une lettre publique. « Je n'ai point, disait-il, l'habitude de faire des visites. » M. le président est devenu grand visiteur, et le faubourg Saint-Germain en sait bien quelque chose. Ses autres devoirs officiels ne souffrent pas de cette affabilité, à ce point, que le *Moniteur* a constaté sa présence le même jour dans trois établissements différents : aux Invalides, à l'Hippodrome et au café Morel.

Paris est si blasé à l'endroit des phénomènes et des personnages extraordinaires, qu'il ne s'aperçoit pas plus de

leur arrivée que de leur départ. Sans l'indiscrétion d'un journal du pays basque, les Parisiens ignoraient encore qu'ils ont perdu le géant du café Mulhouse, et c'est en vain que depuis un mois l'affiche du théâtre des Variétés leur annonce la dernière représentation du nain Colibri. Quel colosse ou quel avorton les remplacera l'un et l'autre et quelle nouvelle difformité aura la vogue demain, tantôt, tout à l'heure ; on l'ignore. La présence des étrangers les plus lointains ne nous cause plus aucune surprise ; l'autre soir, à la représentation du *Chandeler*, il y avait deux Chinois authentiques à l'orchestre, sept ou huit Persans au balcon, et l'amphithéâtre était garni de toutes sortes de noirs bon teint, latoués et pittoresques comme les sujets de la reine Pomaré ; personne ne s'en est ému. L'ex-royauté du bey de Tunis à la France de Louis-Philippe, renvoyé à la République de 1850, passe inaperçu dans la foule des autres diplomates. C'est un barbare très-civilisé qui va, dit-on, quitter le service de son gracieux maître pour devenir simple citoyen français. Sa fortune est immense, et, indépendamment de deux hôtels qu'il vient d'acquérir, l'un boulevard des Capucines, et l'autre au faubourg Saint-Honoré, il a jeté des fonds considérables dans le trois pour cent. « La rente est lourde, » disait dernièrement un grand



Mariage du prince royal de Suède avec la princesse Louise des Pays-Bas. — Retour du cortège au château royal de Stockholm.

épéculateur à M. Fould. — Laissez faire, répondit le ministre, nous avons trouvé quelqu'un pour la soutenir. — Mais ce quelqu'un est-il fort ? — Je le crois bien, il est fort comme un turc.

Quant au surplus de nos nouvelles, on l'ira chercher en Suède. Et ne vous hâtez pas de dire : Ce n'est rien qu'un prince étranger qui se marie, l'héritier présomptif de la couronne de Suède qui épouse la princesse Louise des Pays-Bas. Un prince qui se marie, quand sa race est bonne, vaillant et populaire, c'est un trône qui s'affermir et une dynastie qui se perpétue pour le bonheur de la nation. L'enthousiasme qui éclate ici en est la preuve ; les musiques et les orchestres qui chantent, les cloches qui tintent, les canons qui tonnent, les drapeaux et les bannières qui flottent, c'est l'ornement et le trompe-l'œil, mais les acclamations et les bénédictions, la voix du peuple, on ne la simule pas, et rien ne la vaut et ne la remplace. D'un côté l'arrivée de la princesse, de l'autre sa montée au palais après la cérémonie nuptiale, telles sont les deux parties extrêmes de la fête que représente cette double vignette, l'imagination du lecteur voudra bien se figurer le reste.

Stockholm est une ville guerrière et savante, un port et une académie, et sur cette indication, rien de plus facile que de se représenter les emblèmes de son allégresse. Ses

marins y mettront l'image de la mer, leur nourrice ; ses savants l'embelliront d'allégories ingénieuses et classiques. Quant à l'aspect de la ville, sa situation la rend admirable, c'est un vaste port garni par de lourds vaisseaux de guerre dont les voiles rasant la muraille des maisons ; il est couvert de la fumée de cent bateaux à vapeur dont les colonnes de fer rayent l'horizon et qui couronnent ici d'imposants rochers et là-bas des collines parsemées de jardins verdoyants, tandis qu'au fond du tableau les riants villages mirent dans les eaux environnantes leurs clochers sonores et les ailes tournantes de leurs moulins.

Les fonds du Cirque olympique sont en hausse. Son Turc, c'est un Kabyle, on l'appelle Hussein-Ren Homme. Ce Hussein ou Hercule porte un monde basiné sur ses épaules. Il se plante carrément sur le sol où ses pieds semblent enracinés, et puis toute la tribu grimpe, s'accroche et se superpose à cette base inébranlable comme autant de rameaux au tronc du chêne. Quand Hercule s'ennuie de ce rôle d'ar busto, il secoue ces branches humaines qui vont se grouper au-dessus de sa tête avec une vivacité d'éclair, ensuite Hercule prend sa course dans l'arène sans plier le jarret sous cette pyramide de Kabyles, et il finit par les éparpiller brusquement sur le sol, au risque de leur casser le cou. C'est la fin de l'exercice, qui n'a rien de tragique, et qui

cause un plaisir à faire trembler. Les *Cockneys* de l'Hippodrome sont moins effrayants ; ces badauds à cheval nous représentent une assez plaisante caricature des opérations du turf. On les sangle, on les pèse, on les fouaille à coups de housse, et les voila partis pour une course qui de chute en chute se termine par la grande culbute académique. L'un et l'autre de ces établissements n'utilise d'ailleurs ses Kabyles ou ses *Cockneys* que comme des variantes à son répertoire équestre. Pendant que les bipèdes se donnent une peine de cheval, Bertram et Frisette se reposent, mais ils reprennent bientôt la corde à la satisfaction générale.

Pourquoi les théâtres qu'on déserte ne vont-ils pas planter leur tente aux Champs-Élysées ? L'autorité est trop juste pour les contraindre à se ruiner pendant les rigueurs tropicales de la belle saison, et de quel droit leur refuserait-on le privilège de montrer un spectacle de polichinelle ou d'amuser leurs spectateurs avec des *Hop ! hop !* comme ailleurs ? En été, comme dit un vieux quatrain :

Du fer Bertram les Iraux
Gouffent la recette,
Les acteurs sont des chevaux,
Ce n'est pas si bête

Pour remédier à leur situation, quelques directeurs avaient commandé naguère des pièces à animaux. Des colporteurs

PLAN DE ROUEN

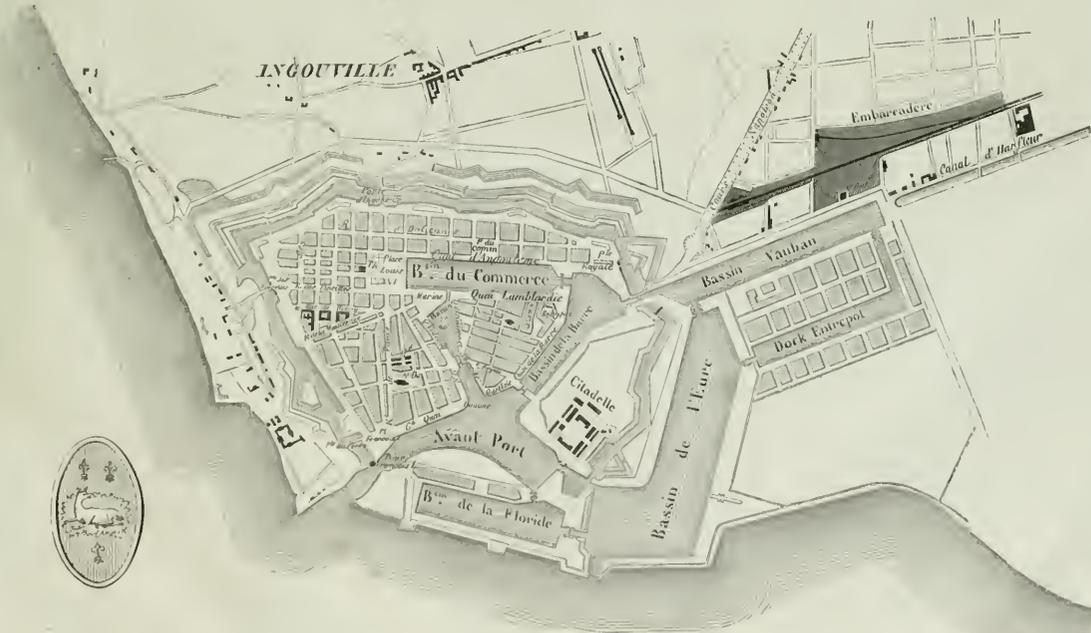


de bêtes féroces amenaient à l'envi leur marchandise parfaitement dressée à la réplique, à ce qu'ils disaient; ce n'étaient que tigres apprivoisés et ours déboumaires... dans leur cage. Mais quand on voulut essayer quelqu'un de ces premiers rôles à la répétition, leur instinct premier se réveilla, ils se mirent à jouer avec trop de nature; on cite un théâtre

ou le souleur courut les plus grands dangers, l'ours lui disputa avec acharnement la possession de sa niche; la peur galopait les actrices obligées de répéter avec ces étranges camarades, l'une d'entre elles rendit son rôle de bête ou son bête de rôle au directeur. — N'ayez pas peur, mademoiselle, l'ours ne vous mangera pas; et puis on n'en meurt

jamais, ajoutait cet honnête homme, voyez-moi plutôt, ne suis-je pas dévoré toute l'année par les ours? (Note de rappel. dans l'argot de coulisse, toute mauvaise pièce est un ours.) Malheureux théâtres, mais heureuse semaine, elle leur a épargné ce désagrément; aucun ours n'est venu troubler leur sommeil. Ils font la sieste en attendant des temps meil-

PLAN DU HÂVRE



lours, c'est-à-dire plus rafraîchis, on les croirait en quarantaine, quelques-uns pourtant bataillant contre la température avec un courage persévérant, ils font donner leur meilleure troupe, tirent du magasin aux reprises leurs dernières munitions, et affrontent le feu de la rampe depuis six heures jusqu'à minuit. Le Gymnase se fait remarquer, entre autres, par son attitude héroïque. Il a repris la *Grande dame*, qui ne vaut pas grand'chose, mais un petit rôle, celui d'Anicé, l'épouse innocente et sarriolé, est admirablement joué par madame Husa-Chéri. Décidément ce talent si distingué n'est plus à sa place au Gymnase, dont le répertoire s'amoindrit de jour en jour; l'oiseau divin étouffé dans sa cage, il est temps de lui livrer l'espace et l'horizon, c'est-à-dire le Théâtre-Français. Madame Rosa Chéri a tout ce qu'il faut pour jouer le grand répertoire : l'intelligence, la finesse, la distinction, la netteté du débit, l'art des nuances, elle est une des trois ou quatre actrices de Paris qui savent encore composer un rôle. C'est une charmante ingénue qui a déjà la taille des grandes coquettes. Chemin faisant, on croit se rappeler que le théâtre de la Bourse a donné les *Sociétés secrètes*, secrètes à ce point que presque personne n'en a parlé et qu'elles ont disparu de l'affiche. L'idée de ce vaudeville-roman était plaisante néanmoins, et le dialogue suffisamment aiguisé, mais l'exécution a tout gâté. Les acteurs de ce théâtre ont du zèle et quelques-uns montrent du talent, mais ces dames les secondent peu ou point; autant d'agréables personnes qui jouent le vaudeville au hasard et par hasard, et qui sont actrices le moins possible.

On annonce la résurrection de deux théâtres importants qui mouraient de langueur, nous ne les nommons pas, parce que la plupart des autres croiront déjà se reconnaître. Les deux troupes sont pleines de zèle, leur solda est jour, on a trouvé des bailleurs de fonds. Ici et là-bas la direction est confiée à des hommes de talent et même d'esprit. L'un d'eux a obtenu dans sa carrière, très-laborieuse et très-remplie, tous les genres de succès; il ne lui manque plus que de faire réussir un théâtre. Malheureusement c'est un art qui ne s'apprend pas; et il est trop vrai que la réussite de ces sortes d'entreprises dépend beaucoup moins de l'habileté du général que du hasard des circonstances. C'est une guerre de toutes les sorcières, dont l'argent est le nerf. L'un de ces directeurs le faisait entendre à sa manière à un impresario de province qui venait lui proposer des sujets : « Je mets à votre disposition, disait l'entrepreneur ambulante, un personnel incomparable, un tyran à faire peur, deux jeunes-premiers dans la fleur de l'âge, et plusieurs ingénus au-dessous du quarante ans. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ce monde-là, mon cher ? commença par me trouver un financier, » et il ajoutait : « Ah ! si ce monsieur-là que je cherche encore avait seulement cinquante mille francs à perdre, lui ou moi nous ferions de bien bonnes affaires. » Au milieu de la conversation on annonce un auteur peu connu; il venait demander la reprise d'une de ses pièces encore plus obscures : appellons-la *l'Arbogaste*, pour dérouter les curieux. « *Arbogaste*, je ne me rappelle pas cette pièce. — Pourtant, vous vous en êtes remis quelques-unes. »

Sur une autre scène on parle de prolegation, mais les intéressés de la même nuance ne sont pas près de tomber d'accord sur ce chapitre; les uns ne demandant pas mieux que de courir les champs à l'instar de leurs appointements qui couraient toujours; les autres entendant bien gagner leur argent loyalement jusqu'à la fin. On ne dit rien des comiques qui ne veulent pas quitter leur rôle à aucun prix. Quo vous dire encore au bout de ce voyage en zigzag, sinon des fariboles, des riens, des misères qui vont vous sembler indignes d'une chronique parisienne, mais qu'un jour nos descendants iront peut-être chercher dans ce recueil promis à l'éternité, tout comme nous relevons un petit fait dans l'*Estéole* ou dans le journal de *Collé*. Aïe ! un tailleur, dont le nom échappe à notre réclame, invite les amateurs à venir visiter dans son atelier un gilet destiné à M. le comte de Chambord. Au temps de Cromwell, un certain Samuel Dredgo, qui s'intitulait chapelier de *Jen Charles I^{er}*, exposa publiquement un feutre royal, dont le gratifiant le prendant, et comme on le dénigra au protecteur, « Laissez faire, répondit le tyran, laissez faire à chacun ses petites affaires. »

Ensuite vous lirez avec reconnaissance sur les murailles de notre cité une ordonnance paternelle de M. le préfet de police, contre les chiens qui *divanquent*, ce qui doit s'entendre apparemment des chiens philosophes, des chiens savants, des chiens auteurs, et non des chiens qui aboient qui vont droit au fait, c'est-à-dire aux jambes des promoteurs, en vaguant, sans doute, mais sans danger. Autre particularité : le macédonaisisme, nulquel nos meurs et nos chevaux s'habitent si difficilement, est acquis à notre langue, et la commission du dictionnaire de l'Académie s'empresse d'en recueillir les acceptions. « Une langue, a dit un expert, s'enrichit de tout ce qu'on lui dit. » Le macédonaisisme est un prodige de concision. Ainsi de l'homme aveuglé par la poussière, empiété dans la boue, estropié par le calcul, ou qui a reçu une pierre dans l'œil; du brau qui boue, du marchand qui grogne, du cochon qui jure, et du cheval fou, on dit également : il est macédonais. Ce mot d'origine anglaise, qui lui fait s'extirper de la bouche, est devenu aussi expressif que *gulliam*.

Le point des Arts n'est plus le plus court chemin pour aller du Louvre à l'Institut et vice versa. Les pistons l'évitent comme un piège à loup. Dans le quartier, on l'appelle le pont des soupes, par allusion aux accidents qui s'y renouvelent. Son paysage en bois est formé de planches que le pieu du pauvre fait donner comme une escarpolette, on l'appelle et on dit de ceux, la pointe en haut — circonstance qui a fait passer sa réputation d'être démentie illusoire, voilà qu'il a passé au contraire, en étant démonté et fallacieux qui a fait monter la vie de deux vieillards qui s'y sont laissés choir. Nous pourrions citer un acclamation qui a perdu sa couleur blanche et quelque chose avec, la nuit on n'y voit

goutte paree que le domaine public compte sur la lune et menage son gaz, ce qu'on appelle vulgairement des économistes de bout de chandelle. On attribue ces améliorations en sens contraire à quelque actionnaire dépossédé qui aura surpris la religion du ministre, et qui a voix au conseil des ponts déchaussés.

PHILIPPE BESON.

Bulletin académique.

— La fabrication du sucre est en ce moment le sujet d'une sorte de concours entre les chimistes, dont les travaux ont singulièrement simplifié depuis peu les procédés relatifs à cette industrie. On sait que la canne et la betterave contiennent un jus sucré que l'on extrait, de la première en l'exprimant après l'avoir brisée, et de la seconde en la râpant et en la soumettant à la pression. Le résidu solide se nomme *bagasse* dans la canne, et *pulpe* dans la betterave. L'une et l'autre retiennent toujours du sucre, et, bien qu'on les emploie à la nourriture des bestiaux ou à d'autres usages, il est probable que l'on pourrait mettre à profit la matière sucrée qu'elles recèlent encore. Mais le jus de la betterave et de la canne est une séve complexe qui, outre le sucre, renferme plusieurs autres principes assez difficiles à séparer, et dont la présence contribue à la décomposition même de la matière sucrée. C'est à noter ces matériaux inutiles ou nuisibles que s'appliquent les recherches des chimistes que nous allons citer.

C'est ainsi que M. Mège, pour détruire les ferments et autres matières azotées qui tendent à transformer le sucre en alcool, en acides lactique, butyrique et autres, préconise l'emploi de l'acide sulfurique, qui donne bien un jus limpide et incolore, mais qui risque d'altérer la matière sucrée. M. Mellens emploie l'acide sulfureux, qui décolore le suc, détruit le ferment, et permet d'arriver en un seul temps au sucre en pain, sans raffinage. Ce système a pour lui l'avantage d'une grande économie, mais il n'est pas encore bien certain que l'emploi de l'acide sulfureux n'altère pas le sucre dans la quantité et dans la qualité du produit. Enfin, MM. Osland, de Plymouth, emploient dans le même but une solution d'acétate d'alumine. La défécation une fois opérée, ils précipitent l'alumine par une petite quantité de tannin, et l'acide libre par le carbonate de chaux.

Le mode le plus généralement suivi jusqu'ici pour isoler les ferments était l'emploi de la chaux; mais il est fort difficile de n'en pas ajouter un excès, qui redonne ces principes, colore les sirops et les rend visqueux. On peut bien enlever une partie de cette chaux au moyen du noir animal ou de quelques autres réactifs, mais M. Kuhlmann préfère l'emploi de l'acide carbonique, qui permet d'ailleurs de ne pas ménager la proportion de matière calcaree, ce qui n'empêche pas la purification ultérieure au noir animal. Les sirops mis à évaporer jusqu'au point de rendre la masse cristallisable, on abandonne celle-ci au repos et on sépare, par divers procédés mécaniques, les cristaux agglomérés d'un liquide visqueux qui refuse de cristalliser et qui constitue la *mélasse*. C'est sur ce dernier produit, dont le trop grande proportion modifie beaucoup le rendement, que MM. Dubruhat et Lepage ont exercé leurs recherches. La mélasse est traitée par le sulfure de baryum, ou la baryte; on lave le composé peu soluble qui en résulte, et on en isole la baryte par l'acide sulfurique ou l'acide carbonique.

Le procédé imaginé par M. Scoffin ne s'adresse qu'à l'opérateur du raffinage. Quelle que soit la provenance et le degré de pureté des sucres que l'on se propose de raffiner, il les purifie par l'acétate de plomb, qui isole toutes les matières organiques étrangères, et il traite les sirops par l'acide sulfureux, pour leur enlever les moindres traces de sel de plomb qui pourraient y être retenues. Ce procédé, quelque ingénieux qu'il soit, est loin de laisser toute sécurité relativement à la qualité des sucres qu'il produit; car on sait que les sels de plomb sont vénéneux et d'autant plus difficiles à reconnaître qu'ils sont eux-mêmes sucrés. Telles sont les diverses méthodes en cours d'expérimentation et sur lesquelles le temps, comme l'habileté de nos savants et de nos industriels, ne saurait tarder de prononcer en dernier ressort.

Employ du sel dans l'agriculture. — M. Milne Edwards vient d'adresser à M. le ministre de l'Agriculture et du commerce un rapport sur la production et la consommation du sel en Angleterre. Ce travail traite, entre autres choses, de l'emploi du sel dans le régime alimentaire de l'homme, dans les industries chimiques, et dans les travaux de l'agriculture. Le savant académicien montre que les résultats fournis par la pratique ne s'accordent nullement avec les assertions que plusieurs publicistes ont émises et propagées en France, touchant la propriété fertilisante du sel, et que l'expérience acquise par les astronomes de l'Ecosse et de l'Angleterre n'est pas favorable à l'opinion récemment soutenue, relativement à l'influence du sel sur l'engraisement des animaux domestiques.

Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne. — On sait que la mer Caspienne est une mer intérieure, fermée de toutes parts, et sans communication, du moins apparente, avec l'Océan. La mer d'Azov, au contraire, communique immédiatement avec la mer Noire, de là à la Méditerranée par le canal de Constantinople, enfin à l'Océan par le détroit de Gibraltar. On a depuis longtemps cherché à savoir si la surface de la mer Caspienne et la surface de l'Océan sont en continuation sphéroïdale, ou s'il existe entre elles une différence de niveau brusque et finie. La résolution de ce problème a été tentée successivement par divers procédés dont les incertitudes propres ont conduit à des résultats fort dissimilaires. MM. Perrot et Engelmann, en 1812, y appliquèrent une suite d'observations barométriques s'étendant depuis l'embouchure de la rivière de Kouba dans la mer Noire, jusqu'à l'embouchure de la rivière le Terek dans la Caspienne, et ils conclurent entre

ces deux points une différence de niveau d'environ 107 mètres, dont la surface de cette dernière mer était relativement plus basse. Mais les incertitudes inhérentes au procédé barométrique, la longueur de la ligne courbure, et la situation dominée littéralement, sur toute son étendue, par l'influence des hautes crêtes de la chaîne du Caucase, rendaient cette évaluation justement suspecte aux yeux de ceux qui l'avaient obtenue, comme ils eurent la noble franchise de le dire. En 1839 et 1840, M. Dornmaier-Debel reprit ce pénible travail par un nivellement immédiat, effectué sur une ligne plus courte, entre l'embouchure du Don dans la mer d'Azov et l'embouchure de la rivière Kouma dans la mer Caspienne. Il trouva aussi la surface de cette dernière mer relativement plus basse, mais seulement de 18 mètres, ce qui l'attribua avec vraisemblance, non pas à une dépression locale du sphéroïde terrestre en ce point du globe, mais à la diminution survenue dans l'affluence actuelle de ses eaux que reçoit la Caspienne, comparativement à la masse qui lui est enlevée par l'évaporation.

M. Struve, dans un travail approfondi adressé à l'Académie des Sciences, vient de discuter les opérations géodésiques et astronomiques exécutées par ces trois habiles observateurs. Il en conclut une moyenne qui donnerait à la mer Caspienne une surface plus basse que celle de la mer Noire de 25 mètres seulement, au mois d'octobre 1837. Des opérations semblables, répétées dans un ou plusieurs siècles et répétées à la même phase de l'année solaire, pourront apprendre si cette différence de niveau reste maintenant constante, ou si elle varie avec le temps.

Liquefaction des gaz par un moyen nouveau. — M. Berthelot vient d'imaginer un procédé aussi simple qu'ingénieux pour démontrer la liquéfaction des gaz. Il prend un tube barométrique, à parois très-épaisses, qu'on ferme par un bout, qu'on étire par l'autre, et que l'on remplit de mercure. Le tube plein, on le place horizontalement dans un bain-marie, et l'on engage son extrémité ouverte dans un tube en communication avec un appareil où se dégage le gaz que l'on veut liquéfier. On chauffe; le mercure se dilate, et une partie sort du tube. Lorsque celui-ci a acquis la température de 50 degrés et s'y est maintenu quelque temps, on laisse refroidir. Le mercure se contracte, et l'espace qu'occupait le métal qui s'est échappé par la dilatation se remplit de gaz à liquéfier; lorsque le refroidissement est complet, on dégage le tube et l'on en ferme la pointe à la lampe d'émailleur. L'expérience réussit à merveille avec le gaz acide carbonique. Pour opérer sa liquéfaction, on chauffe le tube au bain-marie, à la température fixe de 58 à 59 degrés. Le gaz comprime par la dilatation du mercure devient bientôt liquide, et par le refroidissement il reprend l'état aëzien.

M. Berthelot a essayé, à la vérité sans y réussir jusqu'ici, de liquéfier par son procédé plusieurs gaz dont on n'a pas encore obtenu la liquéfaction, tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'oxyde de carbone, le bioxyde d'azote et le gaz des marais. Un tube de 50 millimètres de diamètre extérieur et de 3 millimètres seulement de diamètre intérieur, dans lequel il a comprimé l'oxygène, n'a pu résister à la pression qu'il évalue à 780 atmosphères. L'auteur continue néanmoins ses expériences, auxquelles il se propose de faire concourir les moyens de refroidissement énorme dont la science peut disposer.

La thermochromie, ou la coloration calorifique. — tel est le titre d'un ouvrage dont la première partie vient de paraître à l'Académie par l'intermédiaire de M. Arago, au nom de M. Melloni, correspondant, l'un des physiciens les plus éminents de l'Italie. L'auteur, à qui l'on doit les belles découvertes qui ont complètement changé la face de cette partie de la science, s'attache à y développer les observations ingénieuses à l'aide desquelles il a prouvé qu'il existe, dans tout flux calorifique obscur, des rayons de nature et de propriétés distinctes, analogues aux rayons de différentes couleurs, de différentes réfringibilités, dont se compose la lumière blanche. Il démontre, en un mot, que le rayonnement lumineux et le rayonnement calorifique possèdent la même constitution hétérogène, dérivent d'un agent unique, et forment une seule série de radiations, dont une partie opère sur l'organe de la vue, et l'autre ne se dévoile à nos sens que par les phénomènes qui accompagnent l'échauffement des corps.

Mesure de la vitesse de la lumière dans l'air et les milieux transparents. — On s'est quelques fois étonné de l'apparition presque simultanée de certaines découvertes, et l'on a eu le tort de l'attribuer à des surprises, à des révélations miraculeuses, qui justifieraient jusqu'à certain point le mystère dont les savants du moyen âge entouraient leurs recherches. Ne serait-il pas plus judicieux de chercher la source de cette simultanéité dans le cours naturel des idées générales. Les nécessités flagrantes du moment appellent les observations qui s'y rapportent, toutes les vues se dirigent sur ce point, une pensée en fait naître une autre, et il arrive un instant où de concours fait eclater à la fois sur plusieurs points une même vérité. C'est l'histoire des découvertes maritimes au seizième siècle, l'invention des lunettes que se disputent plusieurs nations, la découverte de l'oxygène, celle de la photométrie, et celle encore plus récente des applications de la lumière électrique, pour laquelle on se souvient que, l'un passé, deux compétiteurs se présentèrent presque à la fois. L'un d'eux était M. Foucault, l'ingénieur et habile physicien, sous les mains duquel la théorie de la lumière vient de faire un progrès des plus remarquables. Eh bien, presque au même moment encore, un autre physicien très-éminent, M. Lizeau, s'appliquait aux mêmes recherches, mais lui de devancer cette fois son compétiteur, ses expériences sont venues seulement ajouter à la découverte de M. Foucault une confirmation authentique. Grâce à ces admirables travaux, vont enfin cesser les incertitudes des savants sur une haute question dont nous allons essayer de faire comprendre l'importance et les difficultés.

Deux hommes ont eu le talent d'expliquer l'ensemble des

phénomènes relatifs à la lumière : la théorie de l'émission et celle des onduations. La première, qui est due à Newton, consiste à regarder la lumière comme un corps lancé dans l'espace par le soleil, les astres, tous les corps lumineux, et animé d'une vitesse immense. Dans la seconde théorie, connue primitivement par Descartes, on suppose l'espace rempli par un fluide très-subtil, l'éther, que la lumière mettrait en vibration de la même manière qu'un corps sonore met en vibration les couches d'air qui l'environnent et qui produisent à notre oreille la sensation du son ou du bruit.

Les principaux phénomènes auxquels donne lieu la lumière, sa réflexion par les surfaces polies, sa réfraction, c'est-à-dire la déviation qu'elle éprouve lorsqu'elle traverse des milieux plus ou moins denses, et ce qui se traduit à nos yeux par l'expérience si connue du bâton qui paraît brisé lorsqu'on le plonge dans l'eau, enfin la décomposition de la lumière en rayons colorés lorsqu'elle passe à travers un prisme, tout cela s'explique fort bien, suivant les lois de la théorie newtonienne. Toutefois, il s'élève contre cette théorie des objections puissantes : par exemple la force d'émission de la lumière devrait être proportionnelle à la masse du corps lumineux d'où elle émane, et à celle du corps sur lequel elle tombe, ou plutôt qui l'attire, et cependant, l'expérience prouve que sa vitesse est toujours la même, quelle que soit la source d'où elle provient, qu'elle soit directe, réfléchie ou réfractée. Dans cette théorie, on n'explique aussi qu'à l'aide d'une hypothèse fort douteuse comment un rayon incident, d'une partie se trouve réfléchi et l'autre réfracté. Ces difficultés n'ont point dans la théorie des onduations. A la vérité, l'éther, ce fluide subtil dont les vibrations produisent tous les effets lumineux, n'a pu être encore saisi, rendu palpable à nos sens, mais ses propriétés ont été soumises au calcul, et, pour se faire une idée de la rapidité de ses mouvements, il suffira d'énoncer ce chiffre qui en moyenne il s'y produit cent soixante-quatre mille vibrations dans un millièbre de seconde. Or, ces vibrations n'ont pas lieu dans le sens direct de la propagation de la lumière, mais au contraire dans un sens perpendiculaire aux rayons lumineux. Quelle que soit donc l'élasticité de l'éther et la facilité prodigieuse avec laquelle la lumière s'y propage, il est évident que la vitesse de ces mouvements doit éprouver une modification quelconque, selon qu'ils s'exercent dans des milieux plus ou moins denses, comme l'air et l'eau, par exemple. Telle est la question capitale dont la solution devait prononcer définitivement entre les deux théories, solution qui vient d'être obtenue à l'aide des belles expériences dont nous allons rendre compte.

Ces expériences partent d'un principe émis comme une sorte de prévision, il y a une douzaine d'années, par M. Arago. Les partisans de la théorie de l'émission n'expliquent le changement de direction de la lumière dans les phénomènes de réfraction que par une accélération de vitesse du principe lumineux, lorsque celui-ci traverse un milieu plus dense. Le contraire devait avoir lieu si l'on raisonnait dans le sens de la seconde théorie, et il était difficile de penser au savant académicien que l'on pourrait même à profit pour cette épreuve l'appareil à miroir tournant que venait d'imaginer M. Wheatstone. Faire éclater une étincelle électrique et la faire arriver en même temps sur un miroir tournant, après lui avoir fait traverser l'air d'une part, et de l'autre un tube rempli d'eau, puis recueillir et étudier les images réfléchies, telle était l'expérience à tenter. Soit que l'eau accélérât ou retardât le mouvement de propagation, elle devait empêcher les deux rayons d'arriver simultanément sur le miroir tournant. Celui qui arriverait le premier, rencontrerait le miroir dans une certaine position, et celui qui arriverait le second, le rencontrant dans une position plus avancée, devrait sembler entraîné, par rapport au premier, dans le sens de la rotation. Le principe était trouvé et toute la difficulté de l'expérience consistait à saisir l'image réfléchie qui devait rendre sensible, s'il avait lieu, ce mouvement de déviation.

Des difficultés, des obstacles de plus d'un genre devaient retarder l'accomplissement de cette expérience. Cependant M. Foucault, qui en méditait de longue main toutes les conditions, préparait, à grands frais de dépense et d'esprit inventif, l'appareil qu'il voulait y employer et qui, à travers une sorte de luxe de complications, se réduit aux dispositions suivantes :

M. Foucault a fait tomber sur le miroir tournant un faisceau de lumière, dirigé horizontalement à l'aide d'un héliostat, et par une ouverture (troite, dans la chambre noire. La rotation rapide du petit miroir projetait sur les parois de la chambre une légère trace lumineuse. Sur cette trace, il a installé un miroir fixe orienté de manière à réfléchir le rayon projeté par le miroir tournant. Le mouvement rotatoire de ce lui-ci étant très-rapide (de 600 à 800 tours par seconde), la durée du double parcours de la lumière entre les deux miroirs était assez longue pour que le miroir tournant eût le temps de changer de position, en sorte que le rayon, à son tour, devait dévier dans le sens du mouvement. Cette déviation était le phénomène qu'il importait d'obtenir, et qu'en effet M. Foucault a obtenu à l'aide des ingénieuses dispositions de son appareil. Elle s'est montrée proportionnelle à la vitesse de rotation du miroir, ainsi qu'à la longueur du double parcours de la lumière. Enfin, comme elle est évidemment plus grande dans l'eau que dans l'air, on a dû en conclure que l'eau se comportait ici comme un obstacle, au lieu de favoriser la transmission de la lumière, ainsi que le voulaient les partisans du système de l'émission.

Nous avons visité ce remarquable appareil où se trouvent réunis et combinés une multitude de moyens récemment imaginés par la science ou l'industrie, et c'est avec une véritable admiration que nous avons vu se réaliser sous nos yeux tous les résultats que nous venons d'énoncer. N'est-ce pas, en effet, une chose merveilleuse que de pouvoir, dans les limites étroites d'un cabinet de physique, et à l'aide d'un appareil qui n'a pas plus de cinq mètres d'étendue, mesurer

avec précision la prodigieuse vitesse d'un fluide aussi subtil que la lumière, et apprécier la durée du temps, sans équi-voque, jusqu'à un millièbre de seconde? Eh bien, l'habile physicien ne s'en est pas tenu là; il a fondé sur ses expériences une méthode générale pour mesurer non-seulement les vitesses relatives de la lumière dans différents milieux, mais encore la vitesse de propagation du calorique rayonnant. Telle est la question qui le préoccupait aujourd'hui et dont la solution lui avait été confiée à des mains plus capables, à un esprit plus ingénieux et plus persévérant.

P.-A. CAP.

Voyage en Abyssinie.

PAR MM. FERRET ET GALINIER, CAPITAINES D'ÉTAT-MAJOR.

Nous avons déjà rendu compte, dans un des numéros de notre journal (1), de la première partie du voyage que MM. Ferret et Galinier, capitaines d'état-major, ont entrepris dans l'intérieur de l'Abyssinie. La deuxième partie, dont il nous reste à parler, forme un gros volume in-8° (2), et comprend les explorations des deux intrépides voyageurs dans le nord du Tigré et les provinces qui s'étendent sur la rive gauche du Taccazzé jusqu'à 10° de latitude nord.

Ce volume, comme le précédent, est rempli du plus vif intérêt.

Après avoir exploré le Chiré dans tous ses détails, MM. Ferret et Galinier portèrent leurs excursions dans le district d'Intetchaou, au centre de l'Agaoué, où ils avaient formé le projet de passer la saison pluvieuse. Or la saison des pluies, en Abyssinie, dure quatre mois; elle commence au juin et finit en septembre. Tout qu'elle suit ses cours, les torrents coulent à plein bord; le pied ne tient plus sur les chemins; fuite de ponts sur les rivières, les communications d'une province à l'autre restent interrompues, il est impossible d'entreprendre de longs voyages. Ce temps-là, néanmoins, ne fut pas perdu pour nos deux compatriotes. A peine installés dans le village d'Addi-Hallélé, ils s'appliquèrent d'abord à remplir l'emploi de tous leurs heures. Les nuits étaient souvent claires; ils prirent les nuits pour faire des observations astronomiques et fixer le lieu de leur résidence. Le jour ils recevaient des visites, et recueillaient auprès de leurs hôtes de précieux renseignements sur l'histoire du pays et sur ses divisions géographiques. Les variations horaires du baromètre donnent lieu à de nombreuses observations, et ils ne négligeaient pas de les recueillir. La chasse, qui est un passe-temps agréable, accroissait leurs conquêtes scientifiques et enrichissait leur table. Ils remplaçaient le garde-manger; mais ils formaient aussi des collections d'oiseaux, d'insectes et de plantes, qu'ils ont eu le bonheur de rapporter en France. Quelquefois ils faisaient des courses de plusieurs lieues dans les limites de la province où ils étaient campés. Savaient-ils si après la mauvaise saison de la politique du pays leur permettrait de voyager facilement? Une belle journée leur valut le courage au cœur, et ils allaient visiter autour d'Intetchaou tout ce qui pouvait intéresser leurs recherches géographiques. Dans ce de leurs excursions, les deux voyageurs poussèrent même jusqu'à Add'érat, et y passèrent quelques jours pour déterminer sa position, craignant de ne pouvoir y revenir plus tard, comme c'était leur intention.

Par cette bonne économie des heures, par ce travail si attachant et si varié, MM. Ferret et Galinier se flattaient de tromper l'ennui en dépit du mauvais temps et du long séjour. Ils réussirent plus d'une fois; mais plus d'une fois aussi l'ennui prit le dessus, et les journées difficiles à remplir leur parurent d'une longueur excessive. Enfin, pourtant, le dérivement approchait. Vers le fin de septembre les pluies cessèrent de tomber, et ils passèrent subitement de la saison la plus affreuse au plus beau temps qu'il soit possible d'imaginer. Leur cœur s'était rasséréné comme le ciel; mais ils allaient bientôt retomber de la joie dans la tristesse. Après avoir confié à la terre, quelques mois auparavant, l'infortuné Dillon, voyageur du *Museum*, et quatre de ses domestiques, ils allaient encore perdre le deuil de deux de leurs amis.

Vers la fin de la saison des pluies, l'atmosphère humide, la terre d'impuissante et féconde en miasmes pernicieux, fait du pays un séjour funeste à la dysentérie rôgne dans les villages et ravage les campagnes voisines. MM. Jules Rouget et S. Ingénieur, sous-officiers d'artillerie, qui voyageaient avec les deux officiers d'état-major, ne purent se soustraire à la pernicieuse influence. Dès qu'ils sentirent les urémies atteintes du mal, tout fut tenté pour en arrêter les progrès; mais, hélas! que pouvait-on dans un pays où il n'y a ni remède ni médecins, ou l'on ignore l'art de combattre la moindre maladie? Rien, ou du moins rien d'assez efficace. Aussi malgré leurs vœux, malgré leurs larmes et leurs prières, la mort vint à la chambrée de nos deux compatriotes, et M. Jules Rouget lui appartint.

« Il faut s'être trouvé dans les circonstances où nous étions, disent MM. Ferret et Galinier, pour comprendre notre douleur. Nous devrions nous pleurer pour le cachet à M. Schœffner, qui était couché sur la paille, près de M. Rouget, et nous refoulions les sanglots jusqu'au fond du cœur, dussent-ils nous étouffer; mais M. Schœffner nous regarda et comprit tout. Ce fut un moment de désolation. M. Schœffner ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, il se traîna ou plutôt il roula malgré nous jusqu'au lit de notre malheureux ami, et ne sentit qu'un œil levé sous sa main tremblante. « Il est parti devant, s'écria-t-il avec douleur, et moi je ne tarderai pas à le suivre. » Ce furent ses dernières paroles. A partir de ce jour sa bouche ne s'ouvrit que pour laisser passer de vagues soupirs. Trois jours encore, et il avait cessé de vivre. »

MM. Ferret et Galinier le portèrent dans l'église d'Intel-

(1) Voir le N° 233, vol. IX, du samedi 14 août 1847.

(2) Paulin et Lechevalier, éditeurs, rue Richelieu, 60.

chaou, et l'ensevelirent de leurs mains, à côté de M. Jules Rouget, les confiant tous les deux à la paix du Seigneur, sur une terre étrangère, mais chrétienne. Quand ils revinrent à leur camp, ils n'eurent pas besoin de se parler; ils plorèrent leurs camarades, et après avoir prié Dieu au lieu même où ils les avait frappés, ils partèrent, l'âme pleine de deuil, pour se rendre à Anta, la capitale de l'Enderta.

A l'époque où Salt visita l'Abyssinie (1808), Anta n'était une ville importante. Elle se réduit aujourd'hui à deux ou trois cents maisons, qui rôtiennent au soleil leur toit de chaume et se cachent au milieu des *colquas*. Le *colquas* est un arbre ou plutôt une plante grasse, particulière à l'Abyssinie, et qui ressemble à un grand candelabre.

Au moment où nos deux compatriotes arrivèrent à Anta. Dejtch-Chetou, le gouverneur de la province, venait de partir pour une expédition. En son absence un riche négociant du pays, Haylo-Mariam, leur offrit l'hospitalité. Il les félicita d'être venus visiter l'Enderta, où depuis longues années on n'avait pas vu un seul Européen, et leur fit l'honneur de les présenter à sa femme.

La femme d'Haylo-Mariam avait sans doute plus de dix ans, mais elle en avait moins de quatorze. C'était une charmante créature, de l'ambabilité la plus naturelle et la plus prévenante. Avertie qu'elle allait paraître devant des étrangers, elle avait voulu se montrer dans tous ses avantages. La coquette ajouta toujours quelque chose à la beauté. La femme d'Haylo-Mariam, comme toutes les grandes dames du pays, portait la coupe d'une blancheur éclatante et rebâissé par une bande écarlate; elle avait des bracelets d'argent aux pieds, ainsi qu'aux mains; ses ongles étaient teints en rouge avec du *hémié*; et sur ses cheveux, nouvellement frisés, on voyait une épaisse couche de beurre. Au contact d'une atmosphère ardente, le beurre s'était transformé en source et ruisselait de toute part sur les bruns épaules, sur la gorge demi-nue de la belle fille d'Anta, en leur donnant le poli d'une glace. Arrivés auprès de leur jolie hôtesse, MM. Ferret et Galinier lui adressèrent quelques compliments. Celle-ci y répondit par un gracieux sourire. Sur ses ordres, une vieille femme s'approcha pour laver les pieds des deux voyageurs. On apporta ensuite une énorme jarre d'hydromel, et la conversation s'engagea, animée par l'écumeuse liqueur. Elle roula principalement sur la France et sur les femmes d'Europe. Que de fois nos deux compatriotes n'avaient-ils pas entendu les mêmes questions? Que de fois n'avaient-ils pas eu à y répondre? Haylo-Mariam et sa femme paraurent émerveillés de tout ce qu'ils apprirent, et firent tous leurs efforts pour retenir auprès d'eux les deux voyageurs. Mais ils avaient tort à cœur leurs travaux pour céder à la tentation. Ils s'arrachèrent donc aux charmes de cette douce hospitalité, et se mirent à explorer le pays dans toutes les directions.

Les deux officiers d'état-major ne sont restés qu'un mois dans l'Enderta. Néanmoins, dans ce court espace de temps, ils ont pu rectifier la position de Tcheliot, ville sacrée, placée quinze lieues tort à l'est sur toutes les cartes; pousser une pointe jusqu'aux frontières des Tallas, visiter l'embranchure du Gûchou, que l'on fait jeter à tort dans l'Waré; noter plusieurs séries d'observations barométriques; étudier la constitution géologique du sol; enrichir leurs collections de plantes rares, de coquilles fossiles, d'oiseaux et d'insectes tout à fait inconnus. Cette moisson scientifique promettait d'être fort abondante. Par malheur, à cette époque, l'horizon politique de l'Abyssinie s'était chargé de tempêtes. Oublié venait de quitter ses États pour aller guerroyer au loin contre Ras-Ali, le chef de l'Ambara, et d'un moment à l'autre les provinces du Tigré pouvaient se révolter. Cependant MM. Ferret et Galinier avaient résolu de visiter Gondar. Dès lors, il leur importait de partir au plus vite, car chaque jour de retard augmentait le péril, et leur voyage fut devenu bientôt un projet insensé.

Sans perdre de temps à délibérer, ils firent donc en toute hâte leurs préparatifs de départ. A force de promesses, ils engagèrent un guide à les conduire jusqu'au Taccazzé, et ils se mirent en route par le chemin le plus court. La direction était vers le sud-est. Arrivés à Gagara, le chœur de ce village ayant appris qu'ils se dirigeaient vers Gondar, leur demanda s'ils avaient dessein de rendre visite à Ato-Réma, le gouverneur du Salouva. Ce n'était pas leur intention, ils le lui dirent, et lui déclinèrent formellement qu'il ne pouvait pas les laisser passer outre. Nos deux compatriotes eurent beau protester et se dire les amis du roi du Tigré, paroles inutiles, le chœur resta impassible comme un marbre, et, à leur grand regret, ils se sentirent obligés de prendre la direction de Sambio, résidence du gouverneur. Plus tard, au reste, ils n'eurent qu'à se féliciter de la contrainte qu'on leur avait faite. Ato-Réma est un homme d'élite; un prince au cœur noble, généreux. Il leur fit un accueil des plus gracieux, et, pour fêter leur bienvenue, ce jour-là il traita tout son camp. Officiers et soldats, grands et petits, riches et pauvres, eurent également part à ses largesses; festin splendide qui aurait inégalement vivement nos deux compatriotes à titre de repas abyssin et barbare, mais qui les intéressait plus vivement encore en leur rappelant ceux du monde antique et de la Grèce homérique; mais ici laissons parler les deux voyageurs :

« Un immense hangar de branchages placé au centre d'une cour, voilà la salle du festin. C'était là que s'étendaient de grandes tables en osier élevées de deux pieds environ au-dessus du sol. Sur ces tables et devant chaque convive se dressaient, en guise d'assiettes, d'écornes pleines de galettes faites les unes avec la farine du blé, les autres avec celles du blé, du *dourah*, de l'orge et des levures.

« Les pains de *teff* les plus estimés et les meilleurs étaient placés au-dessus des autres, ils sont destinés en effet aux prêtres, aux officiers, aux chefs de district qui composent les convives de la première série. Le reste doit servir aux convives de la seconde, c'est-à-dire aux soldats, aux gens du peuple, aux enfants et aux femmes.

» Tandis que la première série est à table, la seconde série se tient debout contre les murs de la salle, et attend, avec quelle impatience, le lecteur le devine, que son tour soit venu de prendre part au festin.

» Ato-Réma occupait le haut de la table. Il était assis sur un *sarir* recouvert d'un riche tapis et entouré de cousins. Nous partageâmes avec lui l'honneur du *sarir*, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; mais tous les autres convives croisaient seulement les jambes à la manière des Turcs et s'accroupirent sur le sol jonché d'herbes fraîches.

» D'abord un prêtre récita la prière. Tout le monde fit le signe de la croix et répondit Amen; après quoi les domestiques commencèrent à servir. On apporta le *broundou*, le mets favori des Abyssiniens, qui n'est autre chose que la viande crue, nous allons écrire la viande vivante. En bien, oui, la viande vivante, car elle est chaude, car elle fume encore, et celui qui la mange la sent palpitante et tressaillir entre ses doigts. Deux bœufs énormes venaient d'être abattus, éventrés, décapés sous nos yeux. Le chef d'office s'approcha du prince et lui présenta un filet tout entier. Le prince s'en coupa un morceau qui devait peser au moins plusieurs livres, nous suivîmes son exemple, c'est-à-dire que nous fîmes ensuite notre part, sans nous servir toutefois d'une manière aussi royale, et nos voisins, chacun à son tour, taillèrent hardiment dans la même pièce.

» Plus bas, des domestiques circulaient autour de la table, portant et présentant des quartiers monstrueux, des cuisses entières comme pour un repas de Cyclopes, et les convives prenaient à leur gré, c'est-à-dire largement et sans mauvaise honte. En ce moment la salle offrit un spectacle

nouveau pour un Européen, spectacle étrange, mais étrange jusqu'à l'horrible. Et d'abord tous les convives nous semblaient nus. Dans les repas, l'étiquette abyssinienne exige que le *taube* retenté des épaules soit attaché à la ceinture. Le haut du corps demeure donc à découvert, et nous ne voyions ici que le haut du corps, puisque la table nous cachait la partie inférieure. Ajoutez à cela un appétit qui tourmentait presque à la voracité. Tous ces hommes, semblables à des démons, mordaient dans des lambeaux de chair crue avec une avidité sauvage. Le sang coulait de toutes les lèvres, toutes les mains étaient rouges de sang, le sang mettait dans tous les yeux l'étrange

vision, une hallucination naturelle nous faisant croire par moments que nous étions les bêtes d'une troupe de cannibales.

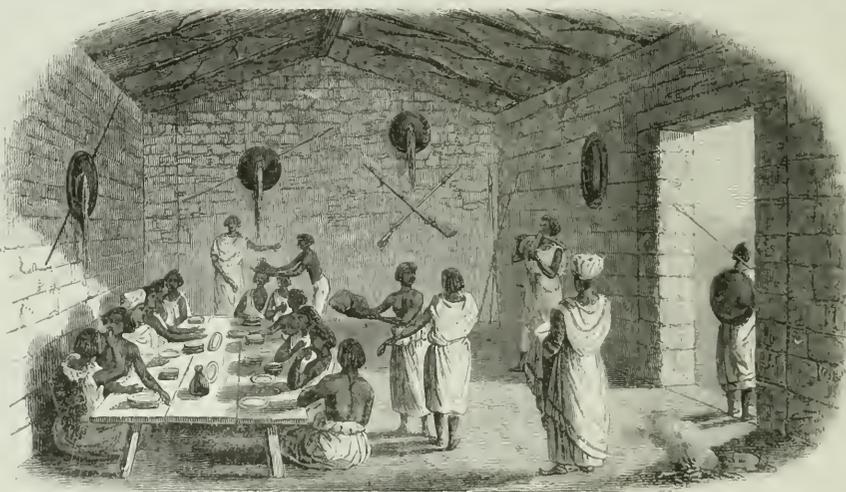
» Les uns coupaient la viande par lamelles entre leurs doigts, d'autres plantaient leurs dents à pleine bouche dans le morceau qu'ils tenaient à la main et passant adroitement le couteau entre la main et le visage, tranchaient, par un mouvement de bas en haut, le morceau qu'ils allaient avaler. Ce n'était rien encore. Jusqu'ici la pratique du couteau n'était que singulière et pittoresque; mais le pittoresque prenait un caractère effrayant chez les soldats, qui so tenaient debout le long de la muraille. Ceux-ci, par une faveur spéciale, avaient obtenu un morceau de viande en attendant leur tour de s'asseoir. De couteau, point : le sabre en faisait office. Imaginez des sabres recourbés comme des faux et qui passaient incessamment devant les lèvres de ces convives de la dernière heure. Nous admirions leur voracité, mais nous admirions en tremblant, car il nous semblait à toute heure que le mordant du fer allait leur entailler le nez et la figure.

» Quand le *broundou* eut circulé à souhait, on couvrit la table de grands plats remplis de viandes diversement apprêtées; les uns contenaient du bœuf découpé en menus morceaux, les autres des gigots de mouton, le tout suffisamment saupoudré du poivre rouge. On servait aussi des côtelettes de bœuf dont la viande avait été détachée et divisée en petites lamelles retournées elles-mêmes à l'extrémité de l'os; de sorte que ces côtelettes ne ressemblaient pas mal à un martinet pour battre les habits.

» Décidément les convives étaient repus de victuailles; le repas solide touchait à sa fin : on apporta les boissons.



Costume de femmes en Abyssinie.



Repas de viande crue.

» Les Abyssiniens ne boivent pas en mangeant; ils mangent d'abord et boivent ensuite. C'est la seule coutume des indigènes à laquelle nous n'avons jamais pu nous conformer. Du reste, s'il y avait eu prodigalité dans les viandes, il y eut profusion dans les liquides. On approcha des cruches énormes, les unes pleines d'hydromel, *tech*, les autres d'une espèce de bière qu'on nomme *bouza*. Le *tech*, versé dans de petites bouteilles de verre blanc, fut servi vers le haut de la table. Plus bas on buvait la bière dans des coupes faites de corne et larges à contenir un litre. *Tech* et *bouza* coulaient à flots. Aussitôt pleines, les coupes étaient vides; aussitôt vides, elles étaient pleines. Tous jours de la table aux levres et des levres à la table. On devine le résultat de cet exercice continu. Tous parlaient, tous gesticulaient à la fois : confusion et vararme; double ivresse, ivresse de la boisson, ivresse de rires et de paroles bruyantes...

MM. Ferret et Galmier restèrent deux jours dans le camp d'Ato-Réma pour acheter les provisions nécessaires à leur route. Ils prirent ensuite congé du prince et partirent de Sambré, accompagnés d'un soldat qui avait reçu l'ordre de les conduire jusqu'au Taccazzé.

Le Taccazzé, connu dans l'antiquité sous le nom d'Asaborus, est un des principaux affluents de la rive droite du Nil. Le ravin au fond duquel il coule n'a pas moins de 2,000 pieds de profondeur, c'est-à-dire plus de cinq fois la hauteur de la flèche des Invalides au-dessus du pavé. Une foule d'arbres, tous remarquables par la variété de leur espèce, par la diversité de leur feuillage, par le volume de leurs tiges, ombragent les deux bords du fleuve et forment un contraste frappant avec l'aridité des

berges de la vallée. Sur la rive gauche s'élevaient les montagnes du Samen, masses sombres et compactes qui se dressent à une hauteur considérable et montent à leur sommet des pyramides, des colonnades de la forme la plus régulière, comme pour rappeler au voyageur que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. Les points culminants de cette chaîne gigantesque, ou les deux officiers d'état-major allaient porter maintenant le théâtre de leurs explorations, sont le Silké, le Boait et le Detjem, dont ils déterminent, d'après des observations barométriques, la hauteur dans le tableau suivant :

| | | | |
|-------------------|--------------|---|------------|
| Le Silké, à . . . | 3,430 mètres | — | au-dessus |
| Le Boait . . . | 4,300 | — | du niveau |
| Le Detjem . . . | 4,600 | — | de la mer. |

Exaltés par le plaisir de leur découverte, ou cédant à de simples aperçus, les voyageurs qui, avant MM. Ferret et Galnier, ont visité le Samen se sont grossièrement trompés sur la hauteur de ces montagnes. Les uns affirmèrent que les Alpes paraîtraient de simples lappinières à côté du Boait et du Detjem; les autres déclarent au contraire que les Pyrénées sont beaucoup plus élevées que ces montagnes. Il faut prendre une moyenne, car il y a évidemment erreur des deux parts. Voici la vérité mathématique. Le Néthou, le pic le plus haut qui soit entre la France et l'Espagne, a 3,400 mètres d'altitude; le mont Blanc se dresse à 4,800 mètres au-dessus de la mer. Or, MM. Ferret et Galnier avaient compté à 6,000 mètres pour le Detjem. Les montagnes du Samen sont donc beaucoup plus hautes que les Pyrénées, et un peu plus basses que celles des Alpes.

Ce résultat ne sera pas le seul avantage du nivellement barométrique des deux officiers d'état-major. Il fera disparaître de la science de très-fausse notions sur la hauteur des neiges perpétuelles de l'intérieur de l'Afrique. On peut conclure, en effet, des observations de MM. Ferret et Galnier qu'il y a constamment de la neige sur le Samen et que le sommet de ces montagnes allure la région de la congélation perpétuelle.

Mais ici se présente une question : Si le Samen garde toujours la neige, est-ce à dire pour cela que la neige y soit perpétuelle? Les deux officiers d'état-major pensent le contraire, et voici l'explication qu'ils en donnent.

» Durant la saison pluvieuse, tandis que la neige tombe, le soleil se trouve entre le tropique du



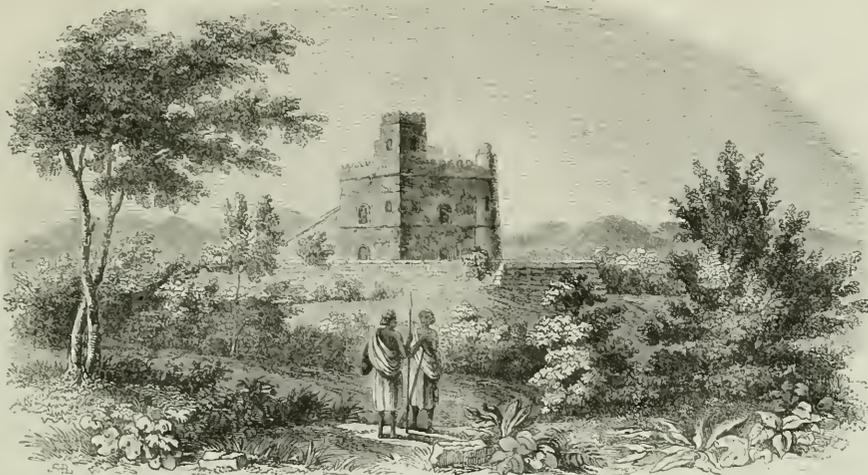
Le roiquipar.

Cancer et l'équateur, où il reste depuis le 21 mars jusqu'au 21 septembre. Les montagnes du Samen se trouvent situées par 13° de latitude nord. Le soleil passe deux fois à leur zénith. La première fois vers le 23 avril, en s'avancant vers le nord; la seconde fois vers le 16 août, en revenant du côté du sud. Dans ce double passage, le soleil dirigerait ses rayons brûlants à la surface des montagnes, et la neige fondrait en touchant le sol, si l'astre glorieux ne rencontrait les épaisses nuées qui couvrent alors tout le ciel et se suspendent comme un voile au-devant de sa face. Il faut, en effet, un temps brumeux et froid pour que les neiges se conservent dans cette région et y prennent consistance. Les pluies passées, lorsque le ciel, dégagé de ses nuages, permet aux rayons du soleil de frapper sur les neiges, elles commencent à fondre, mais peu à peu, mais insensiblement, d'abord, parce que les terres encore humides gardent beaucoup de fraîcheur, ensuite, parce que le soleil s'éloigne encore tous les jours davantage, en gravitant vers le tropique du Capricorne, où il arrive le 21 décembre.

» A partir de ce moment, le soleil qui revient vers l'équateur, l'atmosphère pure et sereine, tout favorise la fonte des neiges; aussi décroissent-elles rapidement, et, dès que le soleil a dépassé la ligne, on n'en voit plus sur les versants méridionaux. Toutefois, celles qui se trouvent exposées au nord, que des rochers abritent, et qui n'ont pas senti directement l'influence des rayons solaires, celles-là persistent. Ce n'est qu'à l'instant où le soleil passe verticalement sur le Samen, c'est-à-dire vers le 25 mai, qu'elles pourraient fondre complètement; mais alors la belle saison n'est déjà plus, les nuages se forment, les pluies périodiques commencent à tomber et les neiges avec elles.

» Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas en Abyssinie des neiges perpétuelles, il n'est pas moins vrai, nous enons de l'expliquer d'ailleurs, qu'il se trouve toute l'année de la neige dans les montagnes du Samen, et cela ne tient pas seulement à la hauteur de la chaîne, cela tient surtout à l'époque de la saison pluvieuse; car si les pluies tombaient à tout autre moment, plusieurs mois s'écouleraient, pendant lesquels les sommets du Samen seraient dépourvus de neige. Il suffirait, par exemple, que le ciel fut sans nuage au moment où le soleil passe verticalement sur le Samen.

Ces observations intéressantes sur les neiges de l'Abyssinie, une foule d'autres sur la végétation, les cours des rivières, la constitution des montagnes, feront subir à la géographie physique et botanique de cette portion si peu connue de l'Afrique des rectifications importantes. Mais aussi que de peines, que de courses elles ont coûté aux deux courageux voyageurs! Un mois après leur départ du camp de miré, lorsqu'ils riverent aux portes de Gondar, la pauvre humanité se traînait en eux par souffrances. Ils virent perclus, haletants, épuisés de fatigue. Pendant la nuit, ils se couchèrent sur le rocher. Nos deux compatriotes en furent si étonnés qu'ils ne purent s'arrêter, car, pour mener à bien leur voyage, il n'y avait pas dans la capitale de l'Abyssinie, des entrefaites, les Abyssiniens les abordèrent et leur demandèrent de chercher la mai-



Palais du Ras à Gondar.



Femme d'Abyssinie écrasant du grain.



Palais de l'empereur à Gondar.

— Quels frères? avons-nous donc des frères ici? répondent les deux voyageurs. — Sans doute, reprend l'Abyssin. Depuis quinze jours il est arrivé deux blancs, et si vous le souhaitez, je suis prêt à vous conduire dans leur demeure. Nos deux compatriotes acceptent la proposition, et les voilà marchant sur la trace de leur guide, à travers les tas de pierres et de fumier qui encombrement les rues de la capitale de l'Abyssinie.

Loué soit Dieu! la fortune, après les avoir longtemps éprouvés, leur réservait la meilleure de toutes les surprises. L'un des deux blancs était M. Arnault d'Abbadie, qui s'est fait depuis longtemps en Abyssinie une réputation de courage et de loyauté justement méritée; le second, ils le regardaient et ils ne pouvaient en croire leurs yeux, le second était M. Bell, leur compagnon de voyage, qui, dans sa longue pérégrination aux sources du Nil, avait été attaqué dans les défilés de Corata, frappé de trois coups de lance, et dont ils avaient annoncé la fin tragique à sa famille. Qu'on juge de la surprise de nos deux compatriotes! qu'on juge surtout de leur joie! Le jour faillit les surprendre éveillés et causant encore avec leur bon et vieil ami retrouvé comme par miracle. Ils prirent cependant un peu de repos, et puis ils sortirent ensemble pour parcourir Gondar.

« Gondar, disent les deux officiers d'état-major, est situé par 12° 36' 25" 5 de latitude nord, et 35° 11' à l'est du méridien de Paris. La ville se trouve posée sur le sommet aplani d'un des contreforts méridionaux de la chaîne de montagnes qui borne au sud la vaste plaine de Waggara. Dominé seulement au nord, partout ailleurs ce plateau est environné d'une vallée profonde et escarpée. Il est baigné par deux petits cours d'eau, l'Anguere à l'est, le Kaha à l'ouest, qui se réunissent à peu de distance de leurs sources et se jettent ensemble dans le lac Dembea.

» A part sa position, qui est magnifique, car elle commande au sud un espace immense, la ville n'offre rien de remarquable. C'est tout simplement une agglomération confuse de maisons mal construites, semées çà et là sans ordre et sans dessin, et séparées entre elles par des cours, des jardins, ou des espaces libres qui passeront au besoin pour des places publiques si on voulait en faire quelque chose de semblable. Du reste, toujours l'invariable maison abyssinienne avec son toit conique recouvert de chaume. Les voies par où circule la population sont moins des rues que des sentiers sinueux, mal tracés, embarrassés de pierres et de décombres.

Un seul quartier présente comme une ébauche de rues et de plan général: c'est celui de l'Etchéquié, qu'on nomme Etchéquié-Bet. Il faut dire aussi que l'Etchéquié-Bet est un quartier sain, et qu'à ce titre les habitants y jouissent d'une certaine sécurité. De là vient que, pour ménager l'espace, on y a bâti dans un ordre un peu plus régulier.

» A peu de distance de ce quartier, et presque au centre de la ville, s'élèvent majestueusement deux vastes édifices bâtis dans le seizième siècle par les Portugais. L'un est le palais du Ras, l'autre le palais de l'empereur. Ce dernier, plus remarquable par la construction et par l'étendue, a la forme d'un vaste carré flanqué de tours

et de hautes murailles crénelées qui lui donnent l'aspect d'un château-fort du moyen âge.

Ces palais dominent la ville entière. Dédaignant les maures qui les environnent, ils sont là comme le témoignage irrécusable de la supériorité européenne. Les Abyssins reconnaissent cette supériorité; ils regardent les deux palais comme une double merveille. Mais hélas! cette merveille, qui n'a que deux cents ans de date, tombe déjà en ruines. Ce qui reste suffit encore pour convaincre le voyageur, que les deux édifices ont servi de demeure à de puissants souverains. Ces souverains que sont-ils devenus? Le temps qui va les frapper dans leur royauté demeure ne les a pas épargnés dans leur race. Les palais s'écroulent, la dynastie en va, et la fortune de Gondar semble avoir été ébranlée du même coup que la fortune des empereurs.

MM. Ferret et Galinier resteront deux mois dans la capitale de l'Abyssinie, tant pour en fixer la position que pour y étudier la religion, les mœurs et le commerce du pays. Ces travaux terminés, ils prirent leurs bagages, puis ils allèrent explorer les provinces qui forment les états d'Itas-Al.

Nous ne suivrons pas les deux intrépides voyageurs à travers les montagnes du Bégémeur, dans les défilés de Corata, aux pays des *Zelanés*, sur les rives magnifiques et si peu connues du lac Bemba, le *Volc des ancêtres*. Une analyse rapide de cet itinéraire, sans en donner une idée exacte, l'intérêt de cette partie de leur voyage. Il faut lire, dans l'ouvrage des deux officiers d'état-major, les détails curieux et instructifs qu'ils donnent sur l'histoire et la religion des Abyssins, les montagnes où le Nil prend sa source, le pays des *Wollo-Gallas*, les défilés sanglants d'Oubié et de Itas-Al, la bataille de Devra-Tabor, la révolte et la fin tragique de Guebra-Iaphaï. Toutes ces pages sont bien écrites, présentées avec ordre et clarté, remplies d'un intérêt toujours croissant.

Nos deux compatriotes auraient voulu encore visiter le Choa et le Godjam, mais les troubles et la guerre les empêchèrent de réaliser ce dessein. A cette époque, le roi du Tigré ayant été battu et fait prisonnier à la bataille de Devra-Tabor, les provinces se révoltèrent, le pillage s'embusqua sur les routes, et des partis armés interceptèrent toutes les communications. En cet état de choses, il ne semblait possible ni de rien faire d'utile dans le pays, ni de rejoindre les côtes de la mer Rouge. Cependant MM. Ferret et Galinier tentèrent audacieusement de retourner à Messawah. Ils ne suivirent pas tous deux la même route, pour ne pas jouer sur un seul coup de dé le fruit de leur laborieuse entreprise. Celui des deux voyageurs qui prit la route du Lameimon et de Dinxh fut attaqué au passage du Taccazzé par les nègres Changallas, qui lui tuèrent deux hommes; plus tard il se vit encore arrêté sur le Tarenta et pillé à force ouverte. Par bonheur les voleurs, ne faisant aucun cas des papiers, les dispersèrent sur le chemin. On les retrouva tous après plusieurs jours de recherches, à l'exception de quelques itinéraires, d'un paquet de plantes et des observations de longitude faites à Gondar.

MM. Ferret et Galinier se trouvèrent réunis à Messawah trente-cinq jours après leur départ de Gondar. Le port de Messawah est malsain, de plus, il y règne une chaleur accablante. Craignant d'y être surpris par la maladie, les deux voyageurs se procurèrent une barque et partirent aussitôt pour Cosseïr. De là nous les voyons traverser le désert pour aller visiter les ruines de Thebes, descendre ensuite le Nil et s'embarquer à Alexandrie. Le 24 janvier 1844 ils arrivaient enfin à Marseille, et sentaient sous les pieds le sol même de la patrie.

Leur voyage a duré en tout trois ans et huit mois. Le séjour en Abyssinie entre dans ce total pour deux ans.

Cette contrée jusqu'à présent couverte d'un voile obscur n'a donc eu que l'honneur d'être découverte par deux hommes. MM. Ferret et Galinier l'ont explorée dans ses grands accidents comme dans ses moindres détails. Sur leurs traces les sciences se sont enrichies d'observations curieuses, de renseignements précieux, de plans, de cartes, d'inscriptions, d'une foule de documents importants. Aussi avons-nous la certitude que des travaux, qui l'Académie a jugés si neufs, si utiles, si intéressants, si laborieusement exécutés, seront accueillis avec faveur dans le monde savant, et que les deux hardis voyageurs trouvant dans ces nouveaux surlignes la récompense du courage, du zèle éclairé et de l'esprit d'entreprise dont ils ont donné maintes fois des preuves manifestes, pendant le cours de leur périlleuse mission.

La vie des eaux.

C'est assurément un des traits particuliers à notre époque que cette ardente émigration, cette fièvre de villégiature, qui, au retour de chaque printemps, pousse hors des villes les gens du monde, l'heureuse catégorie des hommes de loisir, et les disperse, soit aux champs, sous d'aristocratiques ombages, soit, et surtout de préférence, vers les séjours ombragés, semi-mondains des eaux thermales que la nature et si libéralement jaillir des sols de France et d'Allemagne. Aller aux eaux, c'est le complément, la continuation obligatoire des élégances de l'hiver; c'est le premier devoir social d'un homme qui tient à l'estime de soi, plus encore qu'à celle d'autrui; s'en dispenser, laisser se passer toute une saison sans apparaître ni à Vichy, ni à Dieppe, ni à Bade, ni à Hombourg, ce serait non-seulement une faute de goût, un solécisme impardonnable, mais un crime de lèse-société punissable par toutes les lois du *High Fashion* et du *bon ton*. On nous pardonne ces mots anglais. Ils expriment d'une façon fort appropriée le genre de francisme anglophone que la mode emprunte, pour exercer chez nous, à l'affaiblissement de la vie morale britannique.

La vie des eaux représentée dans un côté assez considérable de l'existence parisienne; car, il est bon de le noter, quo-

la scène se passe aux Pyrénées, sur les bords de l'Océan ou sur les rives du Lho, c'est toujours Paris qui se meut, donne l'élan, régit et gouverne, tout est pour lui ou d'après lui, et l'on n'oserait, j'imagine, ni s'amuser ni se guérir, s'il n'était là, couvrant de sa protection tant soit peu railleuse et superbe les magnificences provinciales ou exotiques qu'on étale de toutes parts pour l'attirer et lui offrir une copie assez alléable de lui-même. Il n'importe: Paris, dans ces occasions, se montre bon prince, il mite ces seigneurs de l'ancien régime qui, las de danser le menuet au salon, avec les marquises, trouvaient plaquant de se mêler à un regard sous la grange. Quant il s'est bien rassasié, trois mois durant, de bals, de raouts, de concerts, de lozes aux bouffes, il lui prend tout à coup une grande passion pour les choses simples, la vie rustique, les danses champêtres et la nature, la nature surtout, un grand mot dont le monde abuse beaucoup. Partout on se trompe; et il n'aime que lui-même; s'il se fuit, c'est pour se chercher, comme ce personnage obstiné à la poursuite de son ombre. Aussi les théâtres ne sont-elles point son fait. C'est aux eaux, c'est dans les villages d'opéra comique, aux jardins anglais, théâtre, salons de bal, de jeu et de conversation, qu'il pousse l'ascétisme jusqu'à se faire ermite pour six semaines — avec force bouillottes d'eau.

Le Paris élégant, le Paris populaire, et jusqu'au Paris souterrain, celui de l'égoût et des repaires, ont été, dans ces derniers temps, fouillés, analysés, décrits avec un soin minutieux. Peut-être, en revanche, ne l'a-t-on pas assez étudié hors de chez lui. Il y a, dans les transformations qu'il subit là, à son insu, dans un milieu nouveau, au sein d'un amalgame cosmopolite, comme le sont nécessairement les résidences d'eaux thermales; et il y a, dis-je, toute une face, assez inédite jusqu'ici, de la vie actuelle et des mœurs les plus intimes de l'époque. Peut-être, en bien cherchant, y pourrait-on trouver matière à des études neuves, un cadre propre à recevoir d'assez piquants tableaux de genre. Tôt ou tard sans doute le sujet tentera quelque habile plume. Nous saurons alors l'influence que les grandes capitales, et Paris à leur tête, exercent souverainement, dans leurs migrations d'été, sur les humbles provinces où elles daignent élire un domicile temporaire; les modifications de leur d'été d'une nature et les impressions nouvelles qu'elles y reçoivent en échanje; le courant d'idées, de besoins et de tendances sympathiques qui s'établit respectivement du centre vers les extrémités et des extrémités au centre, préparant ainsi la fusion par la mise en jeu des contrastes, enlevant à l'un quelque peu de ses prétentions altières, aux autres de leurs préjugés et de leur ignorance native, pour leur faire gagner en culture, en lumières, en accroissement de richesses, ce qu'elles perdent en foi native et en originalité. Une telle étude, on ne saurait en disconvenir, n'est indigne ni de l'observateur ni du publiciste; elle se rattache au grand travail d'assimilation qui s'opère incessamment sous nos yeux. Nous indiquons le but sans espérer l'atteindre. Nous ne portons point jusqu'à nos visées. Toute notre ambition est de présenter au lecteur quelques esquisses fidèlement relevées sur les lieux mêmes, quelques crayons pris sur nature de la vie facile, attrayante et éphémère des eaux thermales, qui joue un si grand rôle parmi les joies mondaines de ce temps-ci.

Les sources minérales, qui abondent en France plus qu'en nul autre pays d'Europe, étaient certainement connues et appréciées des Romains; leurs monuments en font foi. Au moyen âge, elles furent à peu près délaissées; et c'est seulement vers le seizième et dix-septième siècles que leurs vertus, mises de nouveau en honneur, recommencèrent d'attirer un petit nombre de croyants. C'était une grande affaire alors qu'un voyage; on n'entreprenait pas même celui des eaux sans une vraie nécessité ni sans une injonction en forme de la faculté dévolée et confessant son impuissance. Il n'était guère que-tion alors de réjouissances ni de fêtes. Les gens du monde allaient aux eaux tout simplement pour se guérir; ils n'imaginaient pas, dans leur ingénuité, qu'un hôpital peut être une maison de plaisance ni une machine un plaisir. Veut-on savoir au juste comment les choses se passaient à Vichy au plus beau temps de Louis XIV, en 1676? Qu'on ouvre la correspondance de madame de Sévigné, ce qu'on verra brillant et fidèle, ce répertoire inépuisable des petites choses du grand siècle, et l'on y trouvera ce passage instructif d'une lettre datée du Bourbonnais et écrite à madame de Grignan:

« Vichy, 29 mai.

« J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... Un va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car, imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. Un tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on y rend ses eaux, on parle confidamment de la manière à dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'ombre avec Saint-Irem et Planci; le *chambré* et moi, nous lisons l'Arioste... Il est venu des demoiselles du pays, avec une fête, qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les *Béguinottes* poussent leurs acrobates; elles font des *légalnades* où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi.

On le voit, quelques promenautes, de confidentiels entretiens sur la manière de rendre les eaux, une partie d'ombre et des *déjeunés* des d'après-midi, voilà, lassant dans le plus grand siècle et le plus ardent au plaisir tous les frais d'une saison thermale. Allez à Vichy voir maintenant comment les choses se pratiquent et de quelle merveilleuse façon les eaux opèrent leur effet au son de l'orchestre de

Strauss. Mais aussi il n'y avait là qu'une réunion de trois malades. Madame de Sévigné se plainait pour sa part de douloureux aux mains et aux genoux qu'on riste les eaux minérales disaient comme par prodige. Madame de Brissac, c'est la spirituelle mère de madame de Grignan qui nous le révèle, était sujette à la colique. Il y a même sur cette colique tout un passage ravissant que nous omettons à regret. Fleuchier, dans sa jeunesse, vint aussi à Vichy, qu'il chanta même dans des vers burlesques d'enthousiasme ou ne se pressent guère le futur orateur sacré. Ce serait, pour le dire en passant, une recherche intéressante et curieuse que celle de tous les personnages illustres, qui, depuis deux siècles, sont venus demander aux eaux thermales les forces et la santé épouées par les fatigues de la vie et les émotions du monde. Nous trouverions Montaigne et sa grave à Bade, en 1570; plus tard Pierre-le-Grand à Spa à Carlsbad, s'efforçant de guérir les convulsions auxquelles il était en proie, ou, pour mieux dire, de se remettre des excès de femmes et de table dont il ne put jamais se détacher, en dépit de sa toute-puissante énergie, et qui finalement eurent l'effet déplorable d'abréger sa vie glorieuse; madame de Châteauroux cherchant à Plombières un remède contre la maladie dont elle mourut l'année d'après dans tout l'éclat de sa faveur, etc. Je cite au hasard quelques noms, ne pouvant les mentionner tous, mais me réservant bien d'ailleurs ce chapitre en temps et lieu, et de montrer en quelque sorte, dans cette succession de malades célèbres, la généalogie nobiliaire des principaux séjours d'eaux thermales à mesure que y continuait le lecteur.

Aux dix-huitième siècle, la vie simple et patriarcale des eaux avait déjà subi quelques altérations. J'ouvre un petit livre intitulé: *Les amusements des eaux de Spa, ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux, et agréable pour tous lecteurs*, Londres, 1782. Ce titre seul des *amusements* est un indice suffisant de la révolution qui dès lors s'opérait dans le régime des eaux thermales. Je feuillète le livre et j'y trouve l'emploi suivant, heure par heure, de la journée du buveur d'eau:

- 1° On se lève tous les matins au point du jour;
- 2° A quatre heures, chacun vient en deshabillé à la fontaine du Pouthon;
- 3° A cinq, au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour s'y rendre;
- 4° A neuf, tous les baigneurs se retirent pour aller s'habiller;
- 5° A dix, les dévots vont à la messe;
- 6° A onze, les hommes descendent au café, s'il pleut, ou se promènent dans la rue, si le temps le permet;
- 7° A onze heures et demie, on se met à table partout;
- 8° A deux heures midi, on va en visite ou à l'assemblée chez les dames;
- 9° A quatre, on va à la comédie ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une prairie qui, pour cette raison, a pris le nom de *prairie de quatre heures*;
- 10° A six, on soupe dans toutes les auberges;
- 11° A sept, on fait une promenade à la *prairie de sept heures*;
- 12° A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les habitants se conforment à cet ordre, comme les *boletins* (nom familier sous lequel les naturels de la province désignent les buveurs d'eau minérale).

Un article supplémentaire de ce consciencieux règlement porte que la disposition législative promulguée au paragraphe douze est *inviolable*, et qu'on n'y peut faire aucune infraction, si ce n'est en faveur des seules sorbées de bals, lesquelles ne peuvent, dans aucun cas, se prolonger plus d'un quart d'heure.

Certes, nous vivons déjà bien loin des innocentes parties d'ombre et des *déjeunés* de Vichy. Spa possède une comédie, des bals, qui, il est vrai, finissent à l'heure où il commençait de nos jours, et des assemblées chez les dames. Il y a progrès, et l'on peut voir que le dix-huitième siècle passé par là, c'est-à-dire l'amour des jouissances et des frivolités mondaines. Quelle différence pourtant entre les *Spa* d' alors et les splendeurs contemporaines de Bade, de Vichy et d'Hombourg, du *Spa* actuel même, bien que déchu de sa antique prééminence! Les eaux thermales ne sont plus de résidentes célibataires qui participent du couvert et de la maison de santé, mais bien, pour la plupart, des colonies de touristes avides de plaisir, d'émotions, de luxe, cherchant dans une vie nouvelle la guérison d'un mal unique, assésurable il est vrai, la vanité ou l'ennui. Les malades sont encore tolérés, mais c'est à l'état de minorité affaiblie et comme telle devant se résigner à subir les caprices, les exigences, les invasions de moins en moins mesurées, tout le gai tumulte des majorités bien portantes.

On n'a abusé de la santé sans doute provoquer une loi malsaine sur les incompatibilités, s'il n'était parfois très-difficile de distinguer les vrais malades de ceux de leurs voisins qui ne le sont qu'à demi ou qui ne le sont pas du tout. Sincère ou non, chaque baigneur adhésif en arrivant aux eaux d' prétentions officielles à une portion quelconque, si ténue qu'elle soit, du domaine de la souffrance. Ambition d'un nouveau genre! dira-t-on. Et pourtant ce titre de mala que chacun réclame à l'envi n'est pas seulement un pas port. Il y a du vrai dans ces dires, même les plus invraisemblables. Il est tout une nature spéciale de maladies propres au siècle qui peut à la rigueur se conclure avec apparence de la santé et les allures d'une vie active. P. que toutes les autres peut-être elle contribue à peupler les résidences d'eaux thermales, et c'est à elle qu'il faut reporter la cause de l'abus qui nous excite au point de nous voir, pour venir de jour en jour succéder, à ceux qui partent de affections nerveuses, indéfinissables, protéas et désespérées de la médecine, qui sont la plaie du notre époque. Certes, ne peut nier que la santé publique n'ait vu généralement s'élever, grâce aux progrès de l'hygiène, à découvert de Jenner et à quelques autres non moins dig-

de l'admiration des hommes. Les tables de mortalité font foi d'un accroissement notable dans la moyenne de la vie humaine. De tristes maux sont à peu près rayés de la surface du globe, il est vrai, mais ils ont fait place à des infirmités nouvelles. Un sang plus pur peut-être circule dans nos veines; des stigmates hideux n'ailigent plus nos yeux; un beaucoup plus grand nombre de nouveaux-nés survivent aux épreuves du premier âge; le bien-être matériel est à l'ordre du jour et tend à l'amélioration des races; les perfectionnements croissants de l'industrie substituent à l'effort des bras les puissances mêmes de la nature. Le jour viendra sans doute où le labourer même ne versera plus sa sueur dans les sillons que trace aujourd'hui sa charrue. C'est là, il faut le proclamer, un beau et glorieux mouvement. Mais, comme tout progrès porte son expiation, si le corps cesse de fonctionner à l'état de pure machine, si les muscles sont en repos, c'est aux dépens de l'encéphale. La tête, prodigieuse et sublime ouvrière, préside non-seulement à la direction de l'œuvre, mais aux détails de l'entreprise. C'est en elle que s'élabore la pensée et l'acte; faut-il donc s'étonner si elle plus souvent souffre l'immensité de la tâche, si l'appareil nerveux se soufre et s'épuise, et si l'homme s'échappe précipitamment par ce qui fait sa puissance? Qu'on ajoute à ces causes de dépérissement les secrets orages de l'âme, les agitations d'une vie haletante, fiévreuse, difficile pour la plupart, en voilà bien plus qu'il ne faut pour justifier l'existence de ces défaillances subites, de ces perturbations profondes que jettent dans l'innervation le développement exagéré et l'irritation incessante du cerveau, qui, fragile atlas, supporte tout un nouveau monde d'idées et de passions brûlantes.

C'est là le mal du siècle. A ces affections mystérieuses qui dépouillent l'effort de sa diagnostic, la médecine ne sait qu'opposer des remèdes vagues et incertains comme le mal lui-même. Son dernier mot est d'envoyer le malade au bain, et elle ne saurait mieux faire, la nature n'ayant souvent besoin, après avoir longtemps refusé son secret, que d'un auxiliaire indirect, sinon pour ouvrir ses arcanes, du moins pour se reprendre à la vie, à la sève, à la santé du corps, à celle de l'esprit. Un peu de diversion et d'air pur, autant et plus peut-être que les propriétés chimiques d'eaux thermales dont l'action est aussi un mystère, opèrent souvent le miracle.

Dalà, ces incroyables réunions de malades qui marchent, dansent, montent à cheval, passent une portion de leurs nuits au bal et au trente-et-quarante, et comme le pourrissent faire les gens les plus valides, bien qu'atteints et parfois assez profondément dans l'œuvre vive, dans les sources de l'action et de la pensée. Par quel prodige recouvrent-ils pour un temps l'appétit perdu, les forces, l'animation nécessaire pour subvenir aux dépenses d'un tel régime, c'est encore là une question qui ne saurait être résolue, pas plus qu'aux-mêmes ne sauraient définir le mal dont ils souffrent. Le mal n'en est pas moins réel. Les *grands malades*, comme on dit dans le voisinage de Spa, ceux qu'une affection locale, nettement caractérisée, retient au lit ou sur leur siège, s'indignent du voisinage de ces turbulents valéudinaires qu'ils voudraient repousser du temple d'Esculape comme des intrus ou des faux-frères. Le sentiment trop exclusif de leurs souffrances personnelles rend les *grands malades* injustes. Quant aux autres, aux *demi-malades*, si l'on veut, qui forment la majorité dans les républiques thermales, il faut reconnaître qu'ils sont là dans leur élément, et c'est pour eux assurément que le remède le fut éroté. Un lever matinal, une vie réglée, une lenteur seulement par le plaisir, un régime et de longues promenades, beaucoup d'exercice pour le corps et de repos pour la pensée, un air pur, commun dans ces vastes hôtels où l'aristocratie, les provinciaux, étrangers de toutes nations, réunis autour de la même table, se fondent en une seule et immense famille, la société sans ses liens, les joies du monde sans le servage qui en est trop souvent le prix, agissent indépendamment de la propriété curative des eaux comme autant de calmants et de réparateurs sur l'organisme épuisé par trop d'exercice ou de secousses. L'hypocondriaque sent sa noire mélancolie se dissiper sous le charme de cette existence nouvelle; l'âme se rassérène, les amers souvenirs ne lui transmettent plus qu'un écho, une vibration affaiblie, les nerfs douloureusement ébranlés ou plongés dans une torpeur malade reprennent peu à peu leur jeu régulier, et le baigneur quitte les eaux non pas toujours guéri, mais du moins soulagé. Veut-on feindre par un seul fait de l'heureuse modification que l'influence et pour ainsi dire l'aspect seul des eaux manquent rarement d'opérer à l'instant même sur le malade? Nulle part, la sociabilité, la fraternité même ne sont plus largement mises en pratique que dans les séjours d'eaux thermales; telle attitude larouche, tel Alceste morose qui laissait profession de haine se semblables les recherche avec passion et devient presque un homme aimable; toutes les relations respirent la bienveillance, l'animisme désir de plaire; on se fait mille gracieusetés, mille concessions mutuelles; à un rapprochement fortuit succède bientôt l'association pour le plaisir; au bout de peu de jours on est amis intimes. Vienne la séparation, on est au désespoir; on échange force tendresses, on se promet de se revoir, et l'on a besoin mutuellement d'une telle assurance pour se consoler de perdre un compagnon si cher. Que le hasard vous mette plus tard en présence, que l'hiver d'après on se rencontre dans un salon ou au détour du boulevard... ô honte! c'est à peine si Oreste et Pylade peuvent, en bien cherchant, retrouver un nom sur leurs visages respectifs. C'en est fait, le charme est rompu, les préoccupations et les soucis du jour ont déraciné sans retour cette amitié de fraîche date. Si l'on était sincère aux eaux en s'embrassant, on n'est pas moins en se tournant à peu près le dos six mois après. Un salut écourté, quelques compliments vagues, voilà tout ce qu'on trouve à échanger en mémoire d'une intimité si étroite. On ne se connaît même plus!

False as water.... double remède. L'eau thermale est un curatif contre les maladies du corps et des illusions de l'esprit.

FÉLIX MORNAND.

Paris à table.

Paris consomme chaque mois six mille bœufs, quinze cents vaches, cinquante mille moutons, une quantité assortie de porcs et de veaux; plus, un formidable appoint de volailles et de poissons, gibier, œufs, légumes, fruits, etc. Si l'est vrai que, comme l'affirment les érudits, François I^{er} soit le Gargantua de Habelais, il faut que Paris en soit au moins le Grandgousier. Paris d'ailleurs les rivières, les prés, les bois, les basses-cours; la mer elle-même épuse sa population à se sustenter quotidiennement l'ichthyophage du colosse. Partout à un immense infusoire, ce dernier pompe à lui les sales nourricières de ce fécond pays de France; la province vit de ses restes. Quant à la banlieue, — j'entends par là une zone familière de trente lieues au moins — elle est littéralement réduite à la diette: la feue crise des subsistances y sévit à l'état chronique. Allez en Normandie, le pays des bœufs gras, vous y trouverez des vaches épaisses, au Bretagne, du beurre rance. Le pré-salé est inconnu partout ailleurs qu'aux étalages des deux Cheveys et de Potel. Le Maine n'offre à ses habitants que des poules douairières et des coqs de combat. Quant au poisson, il va sans dire qu'il ne faut pas pousser l'indiscrétion jusqu'à en réclamer le long de la côte. Il est notoire que les gastronomes du Havre, de Dieppe et de Boulogne tirent tous leurs turbots et leurs saumons de Paris. On ne trouve même pas d'huîtres à Cancale; car je ne puis donner ce nom à d'énormes fibres lées nées dans un déluge d'eau saumâtre; et c'est à croire en vérité que les crustacés, les mollusques et toute la marée de quelque distinction se fabriquent chez Montorgueil.

La province se retranche, il est vrai, sur son vin, son non fretalé, assure-t-elle. Elle nous invite à venir déguster le lait de ses champs, et son livre à des gorges chaudes interminables sur ses bons et candides Parisiens qui prennent dans leur café de la cervelle de chat délayé avec l'amidon. C'est encore là une illusion départementale. Le vin de province, à fort peu d'exception près, est, sous prétexte de naturel, parfaitement plat et insipide; il est, des plus, fort cher. A Paris, au contraire, malgré d'innombrables droits d'entrée, il existe plusieurs sociétés qui chaque livrent, sur le pied de 50 et 60 centimes la bouteille, un breuvage fort présentable. J'ignore comment elles s'y prennent. Je n'affirmerais pas que ce breuvage ou ce macon apparaisse précisément tel qu'il est sorti de la cave. Qu'importe! si, en augmentant sa saveur, la préparation dont il est l'objet ne le tare d'une propriété nuisible! La science œnologique et autre ne nous révèle-t-elle pas tous les jours des procédés nouveaux pour agir au travail de la simple nature? — Quant au lait, la Suisse elle-même n'en saurait fournir de plus pur que les crémeries et les grands cafés de Paris. Il faut renoncer à l'espoir de s'en procurer de semblable à cinquante lieues à la ronde. Je me trouvais dernièrement dans une province reculée où l'importation subite du lactoseopie avait failli causer une émeute et tarir brusquement le commerce du lait, tellement la fraude y était inconsciente avant l'adoption de cet utile et ingénieux appareil.

Paris, du reste, est certainement la ville la plus sobre de France. La province, oisive, s'engourdit dans une glotonnerie subalterne; elle mange beaucoup et mal. Les instincts raffinés et spiritualistes de cette grande ville la portent au système inverse. Elle vit par la tête et manque d'estomac. La rareté même qu'elle préleve sur tous les vices du pays s'explique assez par le million et cinquante mille habitants qu'elle est tenue de nourrir et nourrir chaque jour. Puis elle réexpédie en apprêts délicats une partie de ce qu'elle reçoit. Enfin il ne faut pas perdre de vue qu'elle tient sans cesse table ouverte à l'usage de la province et de l'Europe, qui ont toujours le droit de venir prendre leur part de splendide banquet dont elles font les frais. Paris fournit la table et l'assaisonnement; il n'est, à proprement parler, que le laboratoire et le centre d'un gigantesque pique-nique.

Le déjeuner parisien n'existe que pour mémoire; il est léger, fêlé, et ne vaut certes pas le moindre des cinq ou six repas de l'Alsacien ou du Flamand. C'est à dîner seulement que Paris, suspendant sa suractivité fébrile, se met sérieusement à table. C'est donc là qu'il faut le juger.

Cela est triste à dire; mais, bien que Paris soit l'Apicée des temps modernes et le sommet des nations, la vraie cuisine y est chose rare. Je passe sous silence les banquets officiels, sortes d'entreprises à forfait, d'adjudications au rabais, comme les fournitures de bois et de papier des ministères. La cuisine n'a que faire là. Certaines ambassades, certains hauts financiers possèdent des cuisiniers artistes. Quelques bonnes maisons bourgeoises reçoivent aussi des cordons bleus auxquels ont appliqué Carême. Mais ces exceptions sont de la vin privée: notre examen doit se borner à ce qui touche le public.

Paris, sans cesse sillonné par d'innombrables visiteurs, renfermant d'ailleurs dans son sein une population autochtone, nomade et légèrement bohème, est et devait être la patrie, le sol classique des restaurants. Un y en trouve dans chaque rue, et dans certaines rues, à chaque porte. On a dit et à longtemps que tous les jeûnes trente mille personnes s'y lèvent sans savoir comment elles dînent. Cela peut être vrai; mais cent mille autres au moins partagent, quant au lieu, sinon au procédé, cette incertitude matinale. Néanmoins presque tout le monde finit par dîner à peu près; ce qui, selon l'expression de la lorette de Gavarni, « donne une crâne idée de l'homme. »

A tout supérieur tout honneur. Le *Rocheur de Cancale* dépasse ses émules de toute la hauteur du célèbre brisant dont il a pris le nom; ou plutôt il n'a pas d'émules. Il est impossible à un roi de dîner plus délicatement, d'une façon plus

somptueuse et plus hygiénique à la fois que naguère encore pouvait faire le premier Parisien venu au coin de la rue Montorgueil, pour la somme relativement modique de vingt ou trente francs par tête. On cite, il est vrai, tels repas servis par Borel au prix énorme de cent cinquante francs par convive; mais ces fastosités étaient sans influence sur le mérite du menu: elles pouvaient le grossir, non l'améliorer. Borel est le premier cuisinier de France: Dieu veuille qu'il n'en soit pas le dernier. Sa conscience et ses veilles artistiques l'ont conduit à fermer son établissement, où quelques rares et fidèles dilettanti ne suffisaient plus à entretenir le feu sacré. Sous prétexte que le *Rocheur* habitait pas le boulevard, les élégants n'y allaient plus, ce qui peut donner la mesure de leur intelligence gastronomique. Ce plémiun du monde culinaire a essayé de renaître des cendres mal éteintes de son fourneau abandonné. Il a émigré; il s'est donné un plumage neuf, et a voulu sacrifier au goût du luxe. Je n'ai point été à même de juger de cette métamorphose. J'aurais préféré qu'il ne se plongât pas dans le torrent industriel, et qu'il restât dévoué, mal ou leur injustice, au culte des vrais dieux de l'art, qui ont si mal veillé sur lui.

Au-dessous du Rocheur de Cancale, mais à une distance énorme, apparaissent à peu près sur le même plan des établissements, dissemblables entre eux par quelques nuances qu'il serait long et superflu d'analyser, et se traînent dans l'arrière commune et arriérée d'une tradition suspecte. Il est plus facile d'y dépenser quarante francs à son repas que d'y faire un dîner correct. Leurs cartes sont stéréotypées les unes d'après les autres et n'offrent à l'œil que des mets connus depuis trente ans. Brillat-Savarin disait que l'invention d'un nouveau plat valait mieux pour l'humanité que la découverte d'une étoile. L'astronomie dépiste encore des planètes; mais la cuisine de restaurant n'a pas fait un pas en avant depuis l'invasion des Cosaques. Au reste, les traiteurs que j'ai plus haut nommés auraient tort de se mettre en frais d'invention, puisqu'une médiocrité estimable les mène promptement à la fortune, et les sert mieux que le génie. Les connaisseurs sont rares en cuisine comme en tout. Ils ne peuvent suffire à défrayer entre eux un seul établissement d'élite. Que feraient-ils d'une douzaine?

La troisième couche culinaire se compose des restaurants à la carte de moyen prix; la carte y est identiquement la même sur celle des établissements luxueux du Palais-Royal et des boulevards; les mets sont à peu près les mêmes, seules, au lieu de plats sont moins élevés et le service moins élégant. On y passe peu entiché de lionnerie, mais désireux de bien vivre, des entrepreneurs de bâtiments, marchands de vins, marchands de bois, courtiers de commerce, et autres que leur vie perpétuellement active oblige à dîner au dehors, préfèrent avec raison ces restaurants modestes à ceux de premier ordre, où, pour un tiers de plus, ils n'obtiennent que la satisfaction assez mince et surtout peu gastronomique d'un plus grand luxe d'éclairage, de porcelaines et de dorures. En général, cette classe de gens, assez riche pour être économe, a les petites mille garnies que les habitués des *cabarets* étincelants. Ceux-ci n'en sont pas moins remplis en toute saison d'une foule dorée, bien que profane, mais ils comptent peu de clientèle: tout y est de passage, depuis le gibier à plumes jusqu'aux diners.

Prédicé Soulié, de regrettable mémoire, avait, dans un travail analogue à celui-ci, divisé les dîneurs en deux catégories: ceux qui se régiment et ceux qui dînent. Il appliquait cette division aux restaurants, qu'il distinguait pareillement en deux classes correspondant aux deux espèces de convives. Le mérite de la cuisine n'y était point, mais bien l'usage et le parti pris populaire. C'est ainsi qu'à côté du Rocheur de Cancale il classait le Père Lathuile dans les restaurants où l'on se régale. Cette nomenclature ne manque pas de justesse. Seulement, on trouve partout des gens riches et omnivores, et même de bon cœur, à côté d'habitués qui, moins ambitieux, mais plus expérimentés, se contentent de choisir leurs menus en conscience, et se préoccupent simplement de dîner le moins mal possible. Or, il arrive le plus souvent que les moins réglés sont ceux qui se régiment. C'est pour ces *welches* de la cuisine, ces gobe-mouches confiants, que le restaurateur main réserve les filets de mouton en chevreuil, la marée d'outre, les truffes conservées à l'huile, le champagne-bourgeois et les perdreaux de l'an dernier.

Dans tous les cas, je viens d'énumérer, ou à peu près, les établissements où l'on dîne. Il faut voir maintenant ceux où l'on mange, et plus bas ceux où on se repait.

Les vastes entreprises de nourriture publique connues de toute l'Europe sous le nom de restaurant à quarante sous, tiennent le haut bout de cette échelle inférieure. Ils offrent à leurs habitués trois plats à choisir sur trois cents dans une carte abondamment semblable à celle de Vefour, un potage, un dessert, une demi-bouteille de vin. C'est à coup sûr une des merveilles de la civilisation parisienne que pour deux francs on puisse avoir gibier, volaille et poisson. Mais ce n'est rien: au-dessous de ces établissements, il en existe d'autres qui, pour trente-deux sous, vingt-cinq sous, vingt-deux sous, offrent également. Il y a même des restaurants à dix-sept sous qui fournissent au moins deux plats, entre un potage et un dessert flanqués d'un carafon de vin. Encore n'y pouvez-vous fuir cette même carte ridicule qui vous poursuit, invariable, du café de Paris à la rue Coquillière ou à la rue de Valenciennes, sièges habituels de ces infimes entreprises, aussi vaineuses que pauvres. C'est pousser trop loin le programme et le culte des apparences. Sur les trois cents mets annoncés, il en est forcément deux cent cinquante exclus à tout jamais de l'ordinaire. Mais le restaurateur — dois-je lui donner ce nom? — attend la demande de bonne ferme. Il a deux réponses toutes prêtes. S'il est de pied ferme, le turbot réclamé, voire le faisan, ne lui sont point encore arrivés de la halle. S'il est tard, le dernier

morceau vient d'en être servi : on revanche, il peut offrir du bœuf aux choux et des pieds de mouton à telle sauce qu'il plaira choisir au dîneur. Que ne s'applique-t-il à servir en connerie deux ou trois de ces comestibles modestes, mais proportionnés à la bourse de ses clients et ayant leur prix après tout, au lieu de s'égarer en promesses fallacieuses dont le moindre défaut est de ne tromper personne. A table plus qu'ailleurs, le puff est une harpie qui gâte tout.

Les restaurants à prix fixe sont surtout fréquentés par les provinciaux, qu'ils régalent et fascinent pour une quinzaine et renverraient dans leurs foyers avec une gastrite si la quinzaine devait durer seulement trois mois. Les officines à deux francs du Palais-Royal s'enorgueillissent de compter dans leur clientèle maint représentant économe et père de famille, maint fonctionnaire que la monnification du budget réduit, dans une position hiérarchiquement élevée, à vivre de cette façon mesquine et assez peu salubre. On apprend au reste à se servir des restaurants à prix fixe et à y subsister tant bien que mal, sans grand inconvénient pour l'estomac ; mais il faut pour cela une longue pratique ; il faut surtout laisser de côté toute prétention au régal.

Un fait qui frappe les regards et étonne au premier abord, c'est la décence et fort souvent l'extrême élégance de la mise des convives qui alimentent ou qu'alimentent — je ne sais lequel est le vrai — les restaurants les plus modiques. Cela est caractéristique et jette un jour sur le mystère bigarré de l'existence parisienne.

Les vrais Parisiens fuient au reste, tant qu'ils peuvent, ces réfectoires décevants où l'ambition



Pour vingt sous.

de la forme et de l'annonce déguise mal la triste indigence du fond. Ils préfèrent avec raison certains établissements peu connus de la foule ou ils peuvent obtenir quelques mets des plus simples, mais de fort bonne qualité. Ils hantent de préférence les tavernes anglaises, dont quelques-unes renommées pour l'excellence de leurs viandes, passent au besoin la barrière et ne délaissent pas, s'il le faut, de graver certains entre-sois de marchands de vins ou l'on est tout surpris souvent de trouver fort bonne société de gens de lettres et d'artistes.

Les étudiants ont leurs restaurants spéciaux où les prix sont invariables : trente centimes les plats gras et quinze les plats maigres ; pain à discrétion, vin à peu près inconnu. De la sorte, ils peuvent dîner pour soixante-cinq centimes en minimum et transformer le surplus de leur nourriture en une demi-tasse suivie d'un domino interminable au café Molière ou au café Procope. C'est là un régime à faire trembler toutes les mères de famille et qui ne contribue pas peu à ces maladies d'épuisement et à ces fièvres typhoïdes endémiques au quartier latin ; mais bien habile sera celui qui le réformera, c'est-à-dire donnera aux étudiants — de l'argent d'abord — puis de l'ordre, et le mépris des jouissances dont la dernière qui certainement pour eux dans la gastronomie, — à l'honneur du jeune âge.

La nourriture du peuple est meilleure à tout prendre. Les ouvriers, que ne tentent point les creuses séductions du costume et du luxe, trouvent chez le marchand de vins des aliments grossiers, mais substantiels et propres à la réparation des forces. Ils vivent mieux et plus sagement, selon nous, que les étudiants et les habitués de restau-



Un restaurant d'étudiant.



Un restaurant du grand monde.

rants à prix fixe. Mais aussi ils n'ont pas à leur disposition la carte des Frères Provençaux pour leur offrir une kyrielle de mets absents ou frelatés.

Continuons de descendre l'échelle culinaire. Nous arrivons aux tapis-francs de la rue de la Bibliothèque, renommés pour le foin de veau et la gibulette chers aux voleurs, aux arlequins de la Cité, aux ragouls du quartier du Temple à deux ou trois sous la portion, aux cuisines et aux fritures en plein-vent, que je préfère de beaucoup, toutes primitives qu'elles sont, à ces abominables mélanges de débris gastronomiques et de comestibles qui n'ont plus de nom dans aucune langue, et enfin à l'Azar de la fourchette, Vefair du vagabond et du chiffonnier, qui mérite une mention spéciale.

L'Azar de la fourchette est un établissement situé dans le quartier des halles, où, pour toute table, on trouve une vaste chaudière remplie jusqu'aux bords d'un liquide grasseux, sans cesse en ébullition, qui cache dans ses profondeurs une foule d'objets innombrés, une multitude de substances animales et végétales. L'habitude de ces lieux dépose cinq centimes, moyennant quoi il est armé d'une longue fourchette en fer, et à le droit de plonger, à l'Azar, ce trident dans l'océan d'eau de vaisselle ou sur mire son œil enchaîné. Il en retire soit un pied de veau, soit un cou d'oie, une tête de mouton, une patte de dinde, du gras-double, un estomac ou un fragment quelconque de gallinacé, parfois une carcasse entière ; quelquefois aussi moins que rien, un os sans moelle, un cœur



Pour un sou

de poule, une tête de canard implumée, une côte de chou, une simple carotte, une pomme de terre qui fut frite. Si l'azar l'a bien servi, il jouit du fruit de sa capture, sinon, il peut recommencer autant de fois que la fortune aveugle lui tiendra rigueur, moyennant chaque fois le dépôt préalable de cinq centimes. C'est là la chance ; c'est là l'azar ; tous les hommes sont nés joueurs. On peut dîner pour cinq centimes, mais aussi il se peut, par un jour de malheur, qu'on multiplie les coups de trident sans extraire finalement du gouffre autre chose que ce soulier, épouvantail de l'Auvergnat, à cause de la place incongrue qu'il occupe dans la marmite. Le pain est en dehors, et chaque gastronome l'apporte à dîner sous son bras.

Paris dîneur, comme on le voit, justifie le mot que Voltaire lui applique dans son ensemble : « Centro de luxe et de misère. » On y dîne le mieux, le plus chèrement et le plus pauvrement du monde.

Ce qui manque à Paris, ce sont des restaurants où à toute heure les honnêtes gens soient assurés de trouver un dîner convenable sans avoir à le commander. Le supplice de la carte est un des plus cruels qu'on ait infligés à l'appétit depuis l'histoire de Tantale. Il existe en province de ces établissements ; ils y prospèrent, et Paris est fort en arrière, sous ce rapport, de Marseille, de Lyon, de Bordeaux. Nous promettons une fortune à quiconque s'aviserait d'importer parmi nous cette bien simple innovation.

Visite aux Ateliers.

(5^e article.)

A l'extrémité de la rue des Écuries d'Artois, aujourd'hui rue de la Réforme, nom qui, égaré dans cette petite rue, semble une petite malice à l'adresse de la réforme des écuries et des équipages de la royauté, la ligne des maisons est interrompue au sud par un mur que son propriétaire abandonne à toutes les fantaisies des afficheurs et que surmontent les dômes verdoyants d'arbres touffus. Si nous frappons à une porte étroite pratiquée dans ce mur, elle semble mystérieusement s'ouvrir, car, introduit sous les épais ombrages, on n'aperçoit point de portier ni à droite, ni à gauche, et sans les aboiements menaçants d'un chien peu éloigné, on serait disposé à s'abandonner à cette impression de mystère en présence d'une retraite d'apparence si paisible, qui donne l'idée de celle d'un philosophe, ami de la solitude ou de quelque homme d'État désillusionné et morose, ne voulant plus avoir de communication avec le monde. Si par hasard personne n'est là en ce moment pour nous recevoir, et que, nous dirigeant vers le bâtiment en face, nous entrions dans la première pièce ouverte au rez-de-chaussée, notre impression ira croissant encore et se compliquera de

la singularité archaïque de l'aménagement. Le lit, les bahuts, les sièges sont en bois de chêne sculpté, dont les ornements sont empruntés pour leur caractère à la décoration architectonique, et appartiennent par leur style ogival flamboyant à la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle. Des portraits exécutés dans la fine manière qui caractérise Holbein viennent de leur côté confirmer cette date. On peut d'ailleurs la lire précise sur un almanach du temps accroché à la muraille. Quelques buires, quelques hanaps sont rangés sur le bahut aux gothiques serrures. Un gros livre imagé, une Bible sans doute, est là ouvert sur une table; près de là quelques heures manuscrites, quelques vieux livres sous leur blonde reliure du parchemin vierge attestent les graves méditations du maître de cette retraite, où rien ne rappelle les molles délicatesses de notre temps. Les sièges sont en chêne; tout au plus un petit cousin ou deux en drap rouge, comme Lucas de Leyde en met dans la chambrette de la Vierge, quand il représente la salutation angélique, sont là en réserve pour un vieillard infirme ou une jeune femme délicate. La partie de jardin

qui est sous la fenêtre semble témoigner elle-même que les pensées des habitants sont tournées plutôt vers le ciel que vers la terre. Les plantes que les hommes dans leur infirme langage appellent des mauvaises herbes, profitent du bénéfice de la tolérance pour y croître, y verdir et s'y étaler à l'aise; rare oasis dans la turbulente cité réservée à l'épanouissement de la végétation du Bon Dieu pour reposer la vue de cette autre végétation que l'homme taille, écourte, émonde, et à qui il impose toutes sortes de difformités. Tout un parfum de recueillement ascétique s'exhale de l'aspect de cette chambrette; on s'y rappelle involontairement ces paroles de l'Imitation de Jésus-Christ : *In caelestibus debet esse habitatio tua, et sicut in transitu cuncta terrena sunt aspicienda*. Mais secons nous notre rêverie extatique, et puisque personne ne vient à nous, allons au-devant du propriétaire de cette solitude, peut-être quelque pieux évêché de vieux jours, attardé dans cet asile parce que la mort aurait oublié de lui donner congé. Ressortant par où nous étions entré et allant à droite vers un corps de logis formant angle avec le premier, nous apercevons sous une sorte de



Atelier de M. Eugène Giraud.

vestibule une porte à pleines ferrures ouvragées semblait être la porte d'une chapelle. C'est là sans doute que nous allons trouver notre solitaire en prière ou recueilli dans quelque méditation religieuse. Ouvrons avec précaution du peur de le troubler. Mais quel est cette grande salle remplie de toutes parts et jusqu'au plafond d'une foule d'objets divers et confus où l'œil se perd? Dieu le sait, mais ce n'est certainement pas une chapelle consacrée à son culte. C'est plutôt le séjour de quelque sorcier. Voici là-haut un aigle aux ailes immenses éployées. Pres de la porte d'entrée un beau chien lévrier trop immobile pour être un chien vivant, trop naturel et trop vrai pour être un chien empaillé; voici des squelettes, des ossements, des mâchoires, des instruments de musique inusités, des poignards, des mousquets, des armes bizarres, des harnais, des étrières, des selles de toute espèce; voilà surtout des pipes de toutes formes et de toutes longueurs. On fume ici comme dans un estaminet. Le fantastique commence à s'évanouir. Il paraît décidément que nous sommes en plein dix-neuvième siècle; siècle des fumeurs non moins que des journalistes et des émetteurs. Probablement il n'y a ici ni anachorète, ni sorcier, ni aucune de ces bizarres excentricités dont les romanciers aiment

tant la mise en scène, et qui s'offrent si rarement à la curiosité dans l'uniformité de notre monde moderne, valétudinaire jusqu'à la robe de chambre ouatée et aux pantoufles fourrés pour le coin du feu, jusqu'aux claques et au caoutchouc pour les jours de pluie. Mais du fond obscur de cette longue salle et se dégageant des nuages fumeux du tabac, s'avance vers nous un cavalier que notre amour du merveilleux voudrait au premier moment transformer en homme de guerre ayant sur son bras gauche un petit boucher et tenant de la main droite un javelet ou une longue épée, mais dans lequel la réalité nous force à reconnaître un peintre armé de sa palette et de son appui-main. C'est M. Eugène Giraud.

La retraite où nous nous sommes introduit n'est donc ni un oratoire ni un repaire de sorcellerie, c'est un atelier, c'est la demeure d'un artiste et c'est sa fantaisie, son goût d'antiquaire qui a créé à force de patience et d'industrie cette représentation si exacte d'une chambre et d'un ameublement du seizième siècle qui nous illusionnait tout à l'heure. M. Eugène Giraud est le fils de ses œuvres. Il n'a pas trouvé des l'abord sa voie. Il fut souvent bien des tâtonnements et des luttes aux artistes avant de se faire de

leur talent un héritage. Il s'adonna d'abord à la gravure au burin; il y obtint un premier prix et grava plusieurs ouvrages d'une manière remarquable, entre autres le joli petit tableau de Solari qui est à notre musée et représente la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*. Mais le goût du public n'était pas pour le moment à la gravure; il était à la lithographie, au crayon, à la mine de plomb, à l'aquarelle... Adieu donc les travaux sévères, puisque le tyran ne les apprécie plus. Adieu les espérances fondées sur de longues et patientes études et sur des succès couronnés. M. Eugène Giraud jeta au loin ses burins, et peut-être ne fut-il pas aussi attristé de la circonstance qu'on pourrait le croire. Le travail si long, si froid, si mécanique de la gravure au burin n'allait guère à son tempérament artistique. Lui aussi il avait un faible pour la fantaisie, comme le public. Le voilà donc derechef en campagne, ayant troqué ses cuivres et ses bouts de burin pour des toiles et des pinceaux. Nouveaux essais, nouveaux tâtonnements. L'attention publique ne tarda pas à répondre à ses efforts. Quelques scènes heureusement trouvées et exécutées eurent du succès et de la vogue. Nous citerons entre autres la *Permission de dix heures*. Ce tableau fut partout reproduit; on le mit en vaudeville, en porce-

laine, en chéolait. Il subit les honneurs et les outrages de la popularité, comme cela ne manque jamais d'arriver à tout ce qui réussit, à tout homme, à toute idée qui se fait jour. Les Crêpes, le Collin-Maillard, et plusieurs autres scènes analogues continuent d'être bonne fortune populaire.

A côté de ces tributs à la fantaisie du jour, l'artiste exerce son talent dans diverses directions. Un voyage en Espagne et au Maroc, en compagnie d'Alexandre Dumas, lui ouvrit de nouveaux horizons. Plusieurs peintres s'étaient déjà comparés des sujets africains, et les traita à son tour de manière à prouver qu'il était digne de lutter avec eux. Pour l'Espagne il a moins de concurrents. Il excelle à rendre l'insouciant d'ordinaire des moletiers aux montures suspendues au bord des précipices, ou bien les danses voluptueuses des jeunes filles de Séville ou des Bohémiens de Grèce. Une mémoire facile lui vient en aide pour tous les détails pittoresques de ces scènes auxquelles il communique un caractère original. Grâce aussi à cette faculté il possède à un haut degré la tradition des costumes de théâtre, et les artistes dramatiques peuvent au besoin trouver dans ses conseils de bonnes directions. M. Eugène Giraud n'est pas seulement un peintre de genre habile, il est encore très-estimable portraitiste. Il traite particulièrement le pastel d'une manière supérieure, avec une largeur d'exécution et une solidité de couleur qui le rapprochent comme rendu de la peinture à l'huile. Il n'a pas craint d'aborder au pastel de très-grandes dimensions et a triomphé de la difficulté, comme dans son portrait de la princesse Mathilde, que l'on pourra peut-être voir à l'exposition de cette année — à supposer qu'il y ait une exposition; chose dont on semble prendre très-peu de souci. — Un frère de M. Eugène Giraud, M. Charles Giraud, s'est adonné à peindre les intérieurs. Il signait un jour un de ses tableaux : *Ch. G., fils et élève de son frère*. Cela honore leur amitié. Nos présentations ont nous abusés donc pas. A l'aspect de cette paisible retraite nous avions bien pensé que quelque bon sentiment devait s'y abriter. Nous nous étions seulement trompés au sujet de l'emplacem. Nous l'avions rêvé au fond d'un oratoire, nous devions le rencontrer au milieu d'un atelier.

A. J. D.

Revue agricole.

LAINES-SOYEUSES FRANÇAISES.

M. Yvart, l'inspecteur général des écoles vétérinaires et des bergeries nationales, vient de lire tout récemment, à la société centrale d'agriculture, un mémoire d'un grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent de la production de la laine.

Un rapport sur l'industrie des laines, publié dans les procès-verbaux du jury de l'exposition des produits de l'industrie française par M. Legentil, porte à 300 millions la valeur annuelle de tous les tissus composés, en totalité ou en partie, de laine; et il évalue à 180 millions la part que prennent, dans cette grande industrie, les toiles non foulées fabriquées surtout à Paris, Mulhouse, Reims, Amiens, Roubaix, etc. Personne n'ignore que ces étoffes exigent des laines longues, qui conviennent, par leur longueur et leur résistance, au travail du peigne, qui se chargera de les rendre parfaitement droites, tandis que les laines frisées, ou comme on dit les laines courtes, conviennent au travail par la carde, et à l'opération du foulage et feutrage. Or, depuis plusieurs années, le manufacturier demande avec instance à nos cultivateurs qu'ils lui fournissent une laine longue, qui à la qualité de résistance joigne celle d'une grande finesse. La solution du problème ne se fera probablement pas attendre encore bien longtemps.

Vous souvient-il (et nous nous adressons plus particulièrement à nos femmes élégantes), vous souvient-il de ces beaux châles qui, à la dernière exposition, attirèrent tant les regards, et qui sortaient de nos fabriques nationales? Un de nos fabricants habiles, M. Fortier, de Paris, en avait exposé trois tout à fait semblables par leur tissage et leurs dessins; ils ne différaient que par la matière première, qui chez l'un était le pur duvet de cachemire, chez le second la laine soyeuse de Mauchamp, et chez le troisième de la très-belle laine mérinos de la Saxe-Electorale. Chaque main qui les a touchés et a pu apprécier leur qualité a classé le châle cachemire le premier, le châle Mauchamp le second, et le châle mérinos allemand le troisième. Les rapporteurs de la commission des tissus, MM. Denoix et Legentil, s'exprimaient ainsi : « Ces trois châles d'une grande finesse, également bien exécutés, nous ont offert une comparaison fort importante. Son résultat a été que, pour la souplesse et la douceur, la laine dite de Mauchamp l'emportait sur celle de Saxe, et se rapprochait beaucoup du cachemire pur. Le jugement est intéressant par l'avenir de cette nouvelle laine. »

La ferme de Mauchamp, près Berry-au-Bac, département de l'Aisne, est cultivée par M. Graux. Composée de terres peu fertiles, elle nourrit depuis fort longtemps un troupeau mérinos de moyenne taille, lorsqu'en 1828, raconte-t-on, M. Yvart, un brebis donna un agneau mâle qui se distinguait de tous les autres par son langage et ses cornes. Son langage d'abord, lisse et soyeux, était peu sonore; chaque mâche, composée de brins inégaux en longueur, se terminant en pointe. L'aspect seul des cornes, presque lisses à leur surface, indiquait que la laine devait être droite ou peu ondulée; car les poils et les cornes, ajoute le sagace observateur, ont par leur mode de sécrétion tant de rapports entre eux, que la laine ne peut être modifiée sans que les cornes ne présentent des modifications analogues.

Frappé de l'étrangeté de sa toison, prévoyant le parti qu'on en pourrait tirer, M. Graux employa ce bélier en 1829, avec l'intention de prendre à l'avenir, pour étalons, les produits qui auraient le même langage. La monte de 1830 ne donna qu'un agneau et une agnelle à laine soyeuse;

celle de 1831 ne produisit que quatre agneaux et une agnelle pourvus de ces caractères. Enfin, ce ne fut qu'en 1833 que les béliers à laine soyeuse furent assez nombreux pour faire seuls le service du troupeau.

Ces béliers furent montrés, pour la première fois, aux agriculteurs, en 1835, à l'occasion d'une réunion publique du comice agricole de Rozoy-Soize-et-Marne; « Je pus alors, dit le savant vétérinaire, les étudier; je constatai que leur conformation était très-mauvaise pour la boucherie. Ils avaient la tête d'une manière grosse, le cou long, la poitrine étroite, les flancs longs, les genoux très-rapprochés, les jarrets fort courbés. En se décidant à suivre cette création due au hasard, M. Graux devait tendre non-seulement à conserver à sa nouvelle race une laine soyeuse, mais aussi à corriger les vices de conformation que je viens de signaler. »

Il n'a pas été facile d'arriver à ce double résultat. En effet, depuis que les béliers du nouveau type sont accouplés, à Mauchamp, avec des brebis mérinos, vous quels en ont été les produits. Chaque année les agneaux se divisent en deux classes. Les uns conservent les caractères de l'ancienne race et portent une laine terne, un peu longue seulement et plus douce que la laine mérinos; les autres, au contraire, ressemblent aux béliers de la nouvelle race; ils en ont tout à fait le langage, mais fort souvent aussi la conformation défectueuse; d'où il suit qu'il a fallu profiter de quelques rares exceptions pour améliorer les formes du nouveau troupeau qu'on cherchait à créer.

Les béliers accidentellement bien constitués ont été d'autant plus difficiles à trouver, que les agneaux à laine soyeuse ont d'abord été peu nombreux, comparativement à ceux qui conservaient une laine mérinos. Peu à peu, il est vrai, les premiers sont devenus moins rares; mais la progression a été si lente que l'année de 1847-1848, qui a donné 433 agneaux, en a près-né encore 22 dont la laine avait l'apparence mérinos. On peut juger combien la formation de la nouvelle race a été longue et difficile.

Il faut cependant mentionner un fait important, c'est que de l'accouplement de béliers et de brebis à laine soyeuse bien caractérisée, sont toujours provenus, dès 1829, des agneaux également à laine soyeuse; en sorte que dès le commencement de sa formation la race a été constante.

Malgré les difficultés de l'opération qui se poursuit à Mauchamp, les animaux ont éprouvé dans leurs formes d'heureuses modifications; ils ont les flancs plus courts, les reins plus larges et le cou moins allongé. La poitrine est devenue plus ample, surtout vers le sternum; si parfois elle conserve de l'étréoussé, c'est du côté du garrot. Enfin la tête est devenue beaucoup moins grosse, mais sans que cela provienne du rétrécissement de la boîte crânienne. Ce moindre volume dépend de la disposition des cornes. S'appuyées sur des axes osseux, ces parties augmentent inutilement le volume de la tête de l'animal adulte, et de plus elles occasionnent dans les laines à terme une si grande épaisseur des os du crâne, que la parturition en devient parfois laborieuse. Il était avantageux de supprimer des parties inutiles et dangereuses; la persévérance avec laquelle ont été reformés les béliers pourvus de cornes a fait disparaître ces organes.

Il y a longtemps que les fabricants d'animaux en Angleterre s'appliquent à réduire de volume et même à faire disparaître complètement les cornes chez la race ovine et chez la race bovine; ils se sont attachés, avec une égale persévérance, à supprimer aussi les fanons. En voulez-vous la raison? M. Yvart va vous la donner mieux que personne que je sache en France ne l'a donnée jusqu'ici. « La nature présente dans la race mérinos quelques animaux qui ont un peu plus de cornes que le cou, autour du cou, près de la rotule et sur les fosses; ces montons portent plus de laine que si la peau avait une surface moins grande. Certains cultivateurs ont recherché les béliers dont le peau était très-plissée, et ils n'ont pas tardé à rendre héréditaires les plus du dermo; mais s'ils sont parvenus à augmenter ainsi le poids des toisons, ils ont gâté une partie de ces toisons, et de plus ils ont diminué les qualités recherchées dans le mouton sous le rapport de la boucherie. En effet, de singulières modifications se remarquent alors dans la texture de l'enveloppe cutanée, et de la laine qu'elle sécrète; la peau devient blanche, sèche et fort épaisse à l'endroit des plis; la laine aussi y devient dure, très-résistante et tellement inférieure à celle des bonnes parties de la toison, qu'elle a très-peu de valeur. »

Une seconde observation, à laquelle donnent lieu les moutons dont le peau est plissée, offre plus d'importance. Toutes les fois que l'on augmente l'étendue de la peau, on s'expose à accroître l'étendue de la membrane muqueuse du tube gastro-intestinal. Ce résultat se remarque dans l'espèce du bœuf comme dans celle du mouton. Que l'on considère les animaux qui ont beaucoup de fanon et un peu plissée, et l'on s'assurera que, par suite de l'étendue de la muqueuse gastro-intestinale, ces animaux ont généralement un ventre très-gros. Le genre du nourriture influe bien de son côté sur le développement du ventre; des aliments très-nutritifs sous un petit volume en diminuent la capacité, des aliments peu nourrissants l'augmentent, au contraire; ce que je veux dire seulement, c'est qu'à nourriture égale les animaux dont le peau a beaucoup d'étendue sont disposés à avoir un tube intestinal très-développé. Le capricot pris par la cavité abdominale n'est à elle du thorax. L'inclinaison qui existe sur les parois inférieures de l'abdomen, depuis le pubis jusqu'au sternum, fait peser les viscères digestifs sur le diaphragme, et rend la respiration moins étendue. L'expérience prouve que les animaux ainsi construits restent plus petits que ceux qui ont une conformation différente, et qu'ils courent plus à engraisser. C'est un fait connu de beaucoup de cultivateurs, et qui est apprécié notamment de tous les éleveurs anglais, car toutes les races de boucherie de nos voisins n'ont jamais la peau plissée et le ventre demeuré développé au détriment de la poitrine. »

La croissance du mouton Mauchamp n'est pas très-rapide et sa laine n'est pas élevée; mais il fait très-compte de la nature des terres de la ferme où il a pris naissance, terres très-fertiles ou ne prospère que le seigle, et qui ne permettent pas l'entretien de forts moutons. L'expérience constate que la création de la nouvelle race n'a pas diminué le poids des animaux. Comparés aux brebis mérinos, placés dans les mêmes conditions quant à l'âge, l'alimentation, la gestation, les brebis soyeuses donnent un peu moins de laine, mais le prix de la laine vient compenser la différence du poids de la toison. Jusqu'à présent M. Graux a toujours vendu ses laines soyeuses 25 p. 100 plus cher que ses laines mérinos; pendant plusieurs années, le kilogramme des secondes a été vendu 6 francs, tandis que le kilogramme des premières a été vendu 8 francs. Pour peu que l'on ait visité une manufacture ou se peigne la laine, on sait que cette opération la divise en deux parties: une partie sort des dents du peigne et constitue de la laine peignée, qui reçoit en fabrique le nom de *crêur*; l'autre partie, composée de brins qui se cassent, reste dans les dents du peigne et s'appelle la *blousse*; cette blousse ne peut plus se travailler que par la carde. La laine soyeuse fournit proportionnellement plus de *crêur* que la laine du mérinos ordinaire; et en outre, un à moins de perte au dégraisage.

La production de la laine fine a donné au commencement du siècle de fort beaux bénéfices à certains de nos cultivateurs français. Depuis on n'en a rencontré de redoutables concurrents dans les produits allemands. M. Yvart expose à merveille comment, sous le rapport du climat et de certaines conditions économiques ces derniers se trouvent plus favorisés que les nôtres dans les parties de l'Allemagne où l'on se livre généralement à la production des laines fines.

Il est rare que les propriétaires des troupeaux lins habitent pas des contrées où les hivers sont plus froids et surtout plus longs qu'en France. L'hiverage des moutons dans les bergeries y est plus complet, et dure plus longtemps que dans nos pays; or cette stabulation contribue à la qualité de la laine, qui se trouve ainsi préservée des altérations des courants extérieurs. Vouloir rendre profitable le long hivernage auquel ils sont obligés de soumettre leurs troupeaux, les Allemands s'attachent à éviter soigneusement toutes les causes qui peuvent altérer les laines; ainsi il est excessivement rare qu'avant la tonte ils fassent parquer leurs moutons.

Une autre raison que celle qui tient à la longueur des hivers engage les Allemands à s'attacher à la production des laines fines de première qualité; cette raison consiste dans la faible valeur qu'obtient, en Allemagne, la viande de mouton. La dépréciation de cette denrée me paraît pouvoir s'expliquer non-seulement par le chiffre peu élevé de la population de ce pays, quand on le compare au chiffre de la population française, mais aussi par l'abandon de la gibier qui existe en Allemagne; et cette abondance du gibier s'explique elle-même à son tour par la grande étendue de bois et de forêts qui couvrent encore ce pays; l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche et de la Prusse, ayant, suivant Tenkerke, 35 p. 100 de son territoire en forêts, l'Autriche 39 p. 100, et la France 12 p. 100 seulement. Il existe dans ces différences une des raisons qui, pendant longtemps, rendront le mouton allemand beaucoup plus productif par sa laine que par sa viande. Le fait est que l'espèce ovine se multiplie surtout dans les contrées où la laine peut acquiesse beaucoup de douceur, de finesse et de qualité. Cela s'observe particulièrement dans le nord et le nord-est, c'est-à-dire dans une grande partie de la vieille Prusse, toute la Moravie, la Silésie, la Bulétie, la Saxe, etc., où s'élevaient de petits moutons mûrs de la race dite *schalme*.

Les colonies de l'Australie ont encore mieux que les Allemands dans des conditions favorables pour le perfectionnement des toisons, puisque chez eux la viande des animaux sauvages permet de négliger complètement la production de viande domestique, qu'on ne s'occupe nullement de l'engrais que les animaux peuvent fournir, et qu'on les entretient à peu près pour rien dans des pâturages et dans des forêts vierges. La laine est donc le seul produit qu'on recherche, et ce produit est facilement transportable; aussi commencent-ils à venir en abondance très-grande sur le marché de Londres. La laine très-fine ne coûtant pas plus cher à transporter que la grossière, et représentant une valeur plus grande, c'est donc la laine très-fine que les colonies s'appliquent à produire.

Jusqu'à ce jour ils n'ont encore rien produit qui, pour la finesse et la force une à la douceur, soit décidément égal à la belle laine saxonne; rien par conséquent qui ne soit inférieur de beaucoup à la laine soyeuse de Mau-bamp. La laine de Mauchamp, dit M. Briey, a pour nous les avantages de cachemires une grande valeur, en ce qu'elle peut entrer dans la fabrication des chaînes cachemires en leur donnant plus de force, et sans altérer aucunement leur brillant et leur douceur. Cette qualité est d'autant plus précieuse pour nous, que jusqu'aujourd'hui le tissu cachemire pur avait toujours un grand défaut, c'était de ne pas avoir assez de soutien; grâce au mélange de la laine Mauchamp et du cachemire dans les chaînes, le tissu acquiert la consistance nécessaire à l'emploi pour robe. La laine soyeuse de Mauchamp nous semble pour longtemps encore d'un placement avantageux et certain.

Mais cependant le véritable service que le troupeau de M. Graux nous semble appelé à rendre au pays, c'est de fournir des béliers qui contribueront à améliorer jusqu'à un certain point les toisons de nos races ordinaires. Bien que les conditions les plus ordinaires de notre culture fassent chez nous du mouton un producteur indispensable d'engrais et de viande, et que cette qualité s'ait assez mal avec celle de la production de viande et surtout de viande précieuse; cependant il ne serait pas impossible de combiner les choses de manière à obtenir, avec le fumier et la chair, de la laine qui serait, sans être très-fine, du moins plus belle que nos laines grossières d'aujourd'hui, or la laine de finesse médiocre est

d'œuvre du Raphaël de la musique. Ce sont des pages d'histoire qui captivent l'attention du lecteur comme le ferait le roman le plus émouvant, qui l'invitent à rêver sérieusement comme ferait un excellent chapitre de philosophie ou de morale. *L'Art du chant en Italie, De la symphonie et de la musique imitative en France, De la musique religieuse, Esquisse d'une histoire de la romance depuis son origine jusqu'à nos jours, Beethoven, Hérold, Henriette Sontag, Histoire d'une cantatrice de l'Opéra*, sont des fragments tous remarquables et d'une grande variété, dont la lecture est aussi fructueuse qu'agréable. Malgré leur diversité de sujet et de forme, tous les morceaux contenus dans ce volume ne laissent pas de se relier étroitement ensemble; et ce n'est pas seulement au style qu'on reconnaît leur parenté, mais encore à l'esprit; de telle sorte que si la variété dans l'unité est étonnamment la condition essentielle de tout bon ouvrage, celui-ci est bon sans contredit. La page que nous allons en extraire et mettre ici sous les yeux de nos lecteurs donnera mieux que tout ce que nous pourrions dire une juste idée du talent de M. Scudo, soit comme penseur, soit comme écrivain. C'est un parallèle plein de finesse et de jugement entre deux maîtres à jamais célèbres. Laissons parler notre auteur :

« Haydn, dit-il, qui a créé la symphonie, et Beethoven, qui en a agrandi le cadre, sont deux génies différents. Il y a proportion de deux tendances et de deux époques diverses de l'esprit humain. L'un est plus musicien que poète, l'autre plus poète que musicien. C'est la science qui domine dans le premier; dans le second, c'est l'inspiration. Haydn fait de la musique pour le plaisir de faire de la musique, Beethoven pour exprimer ce qu'il éprouve, ce qu'il rêve, ce qui le tourmente. Les modulations de Haydn sont claires, saisissantes et animées avec beaucoup de grâce et d'artifice; celles de Beethoven sont imprévues comme l'émotion qui les fait jaillir, et quelquefois elles vous éblouissent plus qu'elles ne vous éclairent. Haydn ne s'écarte jamais beaucoup de son principal: il fait de petites excursions dans les tons les plus voisins et revient bien vite au bercail, tout yeux et tout fier d'avoir osé faire un si long voyage. Beethoven, au contraire, marche hardiment au le conduit la fougue de son imagination; il se perd souvent dans l'épaisseur des bois et s'attarde à écouter les hymnes ineffables de la nature, qui le ravissent tellement, qu'il oublie son thème et le public qui l'attend. Haydn est un conteur aimable et facile, toujours maître de lui-même, toujours respectueux pour ceux qui l'écoutent et pour la langue consacrée, mêlant dans son récit et le petit mot pour rire et le soupir discret, et n'oubliant pas de terminer son histoire par une morale consolante. Homme pieux et bon, il est content de son sort, content de la société, content de la Providence, et il raconte dans un langage vivant, clair et logique, les petits événements de sa vie, les vicissitudes de son cœur honnête et chaste, les folies tempêtes de son imagination. Beethoven, au contraire, est une âme profonde et troublée, d'où s'élevaient sans cesse des soupirs étonnants; c'est une intelligence inquiète et pénétrante, un cœur toujours jeune et toujours épris d'un idéal qu'il poursuit comme une femme adorée. Il chante parce qu'il pleure, il pleure parce qu'il souffre. Plongé tout entier dans l'idée qui le préoccupe, il s'inquiète fort peu du précepte de Pécote, il crée la langue dont il a besoin sans se demander si les pédants daigneront l'approuver, et il abandonne aux commentateurs futures le soin de signaler les sons de ses paroles et de signaler les beautés qu'il répand à pleines mains.

« Haydn est l'expression de l'ordre et de la foi d'une époque qui finit; Beethoven, celle de la liberté et des inquiétudes de l'avenir... »

Combien n'est-il pas regrettable que l'étude de *l'influence du mouvement romantique sur l'art musical et du rôle qu'a voulu jouer M. H. Berlioz*, étude à laquelle nous empruntons ce qui précède, ne soit pas d'un bout à l'autre traité avec la même profondeur de sentiment, la même sage impartialité! Mais, avec la meilleure volonté du monde, quoiqu'on fasse pour s'en réserver, la critique la plus polémique aura toujours deux poids et deux mesures selon qu'elle aura à juger le présent ou le passé.

G. B.

Correspondance.

A divers. — Nous ne saurions trop recommander à nos correspondants deux conditions sans lesquelles leur bienveillance envers *l'Illustration* s'exerce inutilement: 1° Pour tous les dessins qui représentent un événement actuel, l'important est que l'envoi soit fait au moment même de l'événement; dans ce cas il s'agit moins de nous adresser un dessin terminé qu'un simple croquis avec quelques indications écrites. Il y a tel sujet qui occire sa valeur que de l'a-propos et qu'un retard d'une semaine prive de tout intérêt. Nos correspondants de l'étranger et de Brest prendront leur part de cet avis, auquel nous joignons nos très-sincères remerciements. 2° L'importance d'un fait ou d'un événement doit être appréciée du point de vue de l'intérêt universel et non sous l'impression d'une curiosité ou d'une émotion locale. Cette remarque ne s'adresse à personne en particulier; mais elle est utile pour épargner la peine de quelques personnes qui nous font des communications sur des sujets qu'ils ont négligé de mesurer à cette échelle.

M. H. S. à Naples. — Nous voudrions, monsieur, pouvoir vous donner des encouragements et des espérances. Nous ne pouvons que vous féliciter d'un goût qui fait supposer en vous des facultés distinguées, mais dont la direction actuelle n'est pas heureuse. Pardonnez cette sincérité avant d'en profiter. Profitez-en, et vous vous souviendrez de nous.

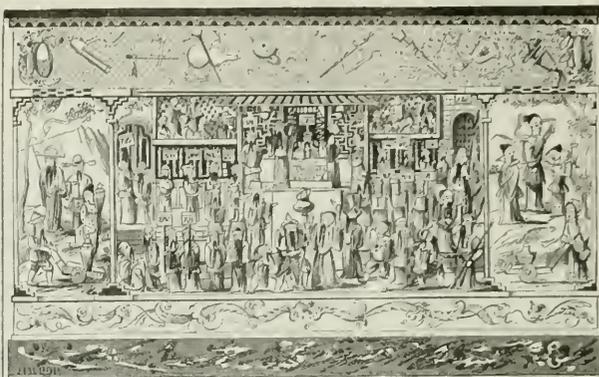
M. F. F. à Caen. — Monsieur, la personne qui a l'honneur de vous répondre lui se souvient d'avoir lu en 1825, un article sur l'avenir des chrétiens de ter dont on commençait à parler. Cette expectation lui semblait alors le rêve d'un moine en matière de relations sociales et internationales; ce n'était pourtant qu'une vue très-courte en comparaison de ce que la réalité nous découvre aujourd'hui. Si vos spirituelles suppositions allaient se vérifier de la même manière! Vous ne le croyez pas! non pas plus. Cependant nous dirons notre avis pour vous satisfaire.

Sculptures chinoises au Louvre.

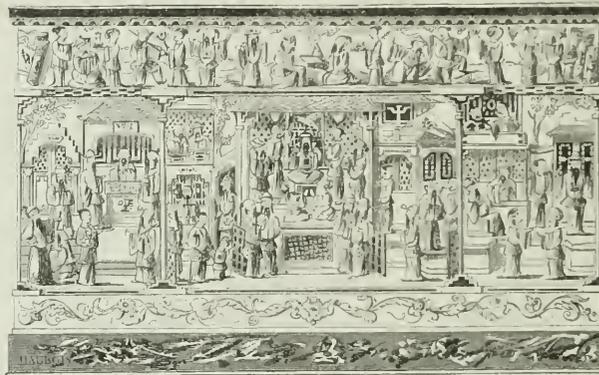
Il n'est personne, sans doute, qui en visitant les galeries du Louvre n'ait été frappé plus ou moins désagréablement à la vue des monstruosités chinoises qui avaient été

groupées dans la salle dite des Colonnnes, du musée égyptien. Après avoir admiré dans les salles précédentes une

Ces deux bas-reliefs, auxquels on a donné la forme de deux longues tables massives et lourdes, ont été sculptés à Macao en 1845, d'après deux devants d'autel placés dans la pagode bouddhique, Nan-Foung-Miao, à l'entrée de la plaine que les Portugais nomment le Campo. Si nous sommes bien informés, ils auraient coûté de six à sept cents francs; somme très-moqueuse en regard au travail, mais assez forte, dans un pays comme la Chine, pour acheter les originaux même, si on avait fait brûler les piastres aux yeux des bonzes qui prenaient soin de la pagode.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.

magnifique collection de vases étrusques où l'élégance des formes rivalise avec la vigueur toute grecque du dessin; un charmant panthéon de l'or et l'argent ont prêté leur éclat, les pierres et les émaux leurs brillantes couleurs pour représenter, sous des emblèmes variés, les dieux qu'adorait l'ancienne Egypte; des bronzes antiques, des chefs-d'œuvre de Bernard de Palissy, etc., etc.; et lorsque les regards s'étaient pour ainsi dire saturés de ces merveilles, on se trouvait tout d'un coup devant des figures hideuses barbouillées de rouge, de bleu et de vert, qui n'ont aucun autre mérite que d'être logées dans cette demeure royale, que celui d'arriver de la Chine; comme si nous étions encore au temps de ce capitaine marchand de Cherbourg, autour duquel on s'attroupeait pour toucher ses habits, parce qu'il revenait d'un pays aussi éloigné!

Toutes ces chinoïseries, que la nouvelle direction du Louvre a eu le bon esprit de réunir au Musée de marine dans les salles qui seront incessamment ouvertes au public, en bois dur, sculpté avec assez peu de talent au point de vue de l'art, même chinois, ne se recommandent absolument que par leur bizarrerie. Une grande statue dorée située au milieu, près de celle de Bouddha, représente le dieu Wen-Chan gravement assis, tenant dans ses mains jointes le jade qu'on portait autrefois à la cour. C'est à lui que les étudiants et les lettrés offrent des sacrifices pour en obtenir les dons de l'esprit et de l'intelligence. A droite, c'est le dieu Jui-Sin, auquel, si horrible qu'il paraisse, tout Chinois adresse de ferventes prières, parce qu'il est l'arbitre de la fortune, le dispensateur des richesses et du bien-être matériel. A gauche Kin-Kia, un des dieux de la guerre, semble vouloir intimider par sa pose chinoïsiement martiale. Ces statues ont été gravées et poliées dans les numéros de *l'Illustration*. Enfin, sur les côtés de la salle avaient été placés deux grands bas-reliefs dont nous mettons le dessin sous les yeux de nos lecteurs, parce qu'ils nous ont paru offrir plus d'intérêt que tout le reste. Dans le premier, on figure l'époque historique où l'empire chinois était divisé en nombreux royaumes, tributaires de la dynastie Tsin. L'empereur est majestueusement assis sous un porche du style architectural des pagodes, et autour de lui sont disposés en rangs seize princes vassaux, qui portent chacun une bannière inscrite du nom de leurs principautés respectives. Le bandeau supérieur n'a pour tout ornement que les huit objets qui servent d'attributs aux huit immortels, savoir: un éventail, un chapeau, une courge bouteille, des castagnettes, un glaive, un triangle sonore en pierre, un disque divinatoire et une espèce de luth. Dans l'autre bas-relief, on voit au milieu l'apothéose du roi Li-Wan, et sur les côtés trois sujets allégoriques, la longévité, la richesse et le bonheur; le bandeau de ce bas-relief est occupé par les huit immortels et leurs serviteurs.

industries céramique, serizone ou de fantaisie des Chinois. Chez tous les peuples de la terre, il y a du bon et du mauvais, du commun et du fini, du machinal et du raisonné: on au musée doit offrir à cet égard un tableau complet, ou bien il doit choisir, quand le choix lui est si facile, les objets qui font le plus d'honneur à l'intelligence humaine.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Un défaut contre lequel on n'est pas en garde commet le crime comme un vice

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordinaire Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PIAN FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.